VOL. XLIII — SAINT-BONIFACE, MANITOBA, MERCREDI, 16 SEPTEMBRE 1914 — No. 46

ABONNEMENTS

CANADA............. $1.00 par année
ETATS-UNIS........ 1.50 " "
EUROPE............ 2.50 " "

Tarif des Annonces

1ère insertion, par ligne.... 12 cents
Chaque insertion subséquente 8 "

N.B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 cents chacune.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

RÉDACTEUR-EN-CHEF: NOEL BERNIER

LE MANITOBA
PUBLIÉ ET IMPRIMÉ
LES MERCREDIS
PAR
AN[illegible] AUVIN
IM[illegible]

Toutes communications concernant le journal ou l'imprimerie devront être adressées :

Le Manitoba
42 Avenue Provencher,
Saint-Boniface, Man.
Téléphone : Main 3377.

LA FRANCE VICTORIEUSE

Après des jours d'incertitude et d'inquiétude, nous savons enfin que les armées françaises ont repoussé l'invasion allemande.

Les hordes de la Germanie s'en vont, amoindries, disloquées, fuyantes, vers les frontières belges. Elles feront encore des efforts et frapperont de nouveau avant de s'en retourner définitivement, mais leur campagne contre la France n'a pas réussi; dès maintenant on peut croire que c'est pour eux une catastrophe.

Pour réunir ces armées éparpillées, les équiper à neuf, leur redonner la confiance qu'elles ont perdue, il faudra un immense travail. Or ce travail le général Joffre en retarde l'accomplissement par une offensive vigoureuse. Pendant de longs jours, il avait fait reculer ses troupes. Maintenant qu'il a épuisé l'armée allemande par une savante tactique de défensive, il la frappe à coups redoublés. Encore une fois ce n'est pas le triomphe définitif; la guerre peut être longue encore. Mais c'est un magnifique commencement. La France s'achemine vers la Victoire. Dans l'holocauste présent s'ébauche une France nouvelle.

De son côté l'Angleterre, notre métropole, fait noblement et vaillamment son devoir. Sir John French et ses soldats se battent en braves aux côtés des soldats français. Union qui a fait des merveilles sur le champ de bataille ; union qui fera peut-être des merveilles plus grandes encore, par les liens d'amitié qu'elle crée entre les deux nations.

Pour nous, Canadiens-français, est-il situation plus désirable que celle qui s'élabore en ce moment ? C'est le souvenir d'autrefois et le devoir d'aujourd'hui qui se confondent en toute liberté, sans s'altérer le moindrement l'un l'autre.

N. B——.

UNE SESSION OPPORTUNE

Le gouvernement Roblin, conscient de la situation difficile que la guerre a créée dans les affaires, vient de convoquer la Législature du Manitoba à une session extraordinaire dans le but de faire certaines lois de secours et de protection.

Les séances sont commencées depuis mardi et se continueront pendant quelques jours.

Le gouvernement fait voter une loi qui permettra au lieutenant-gouverneur-en-conseil d'emprunter une somme pouvant aller jusqu'à deux millions et qui sera employée à compléter les Bâtisses du Parlement et autres travaux publics de la province.

Il fait aussi voter une loi qui empêchera pendant six mois toute procédure pour recouvrer le capital dû sur hypothèques ou sur contrats de terre. Le droit d'action pour le recouvrement des intérêts, paiement de taxes ou de primes d'assurance sur les terrains sera maintenu pendant ce laps de temps, mais jugement ne pourra être enrégistré contre le défendeur avant six mois après la date de ce jugement.

Ces clauses prohibitives ne s'appliquent pas aux droits que confère aux entrepreneurs et aux ouvriers le *Mechanics and Wage Earners Lien Act*.

Ces deux lois sont destinées à aider particulièrement l'ouvrier. Elles seront pour lui d'un secours considérable.

Toute la province saura gré au gouvernement Roblin d'assurer ainsi la reprise prochaine des travaux publics et d'assurer pleine protection aux travailleurs contre les tentatives de créanciers trop rigoureux.

UN BEAU LIVRE

Nous venons de parcourir de nouveau les *Pages de Souvenirs et d'Histoire de la Paroisse de Saint-Pierre*, écrites par M. l'abbé Jolys.

Nous disons *parcourir de nouveau*, parce que, nos lecteurs se le rappellent, nous avions demandé à l'auteur, il y a déjà un an, de nous passer son manuscrit; et nous en avions publié plusieurs extraits, tels *Une Chasse au Buffalo, le Père Ritchot, Une Paroisse Manitobaine.*

Le livre est aujourd'hui sorti de l'imprimerie. C'est un magnifique volume de plus de deux cents pages, orné de nombreuses gravures, et d'une typographie soignée.

Ces *Pages* méritent une large diffusion; elles sont à la fois une éloquente revendication des droits catholiques et français dans ce pays, une monographie intéressante de l'une de nos plus belles paroisses, et une œuvre d'art descriptif de haute valeur. C'est un travail qui devrait être lu non-seulement dans la région de Saint-Pierre, mais dans tous les milieux où l'on s'occupe de la vie française de l'Ouest. Nous ne connaissons pas de résumé plus clair des événements de 1870 et de toutes les négociations qui accompagnèrent l'entrée du Manitoba dans la Confédération canadienne. D'autres écrivains ont pu raconter cette grave période avec plus de détails, mais M. l'abbé Jolys, dans le cadre qu'il s'est tracé, a donné la note exacte et indiqué d'une main sure la conclusion à laquelle s'arrêtera définitivement l'Histoire impartiale. La nation métisse, pionnière et apôtre de nos prairies, sera en particulier reconnaissante à M. l'abbé Jolys d'avoir ajouté un document nouveau à la justification de son attitude à la fois si patriotique et si correcte en 1870. L'auteur devait aussi à ses illustres amis Mgr Taché et Mgr Ritchot une défense catégorique de leurs actes politiques; il s'est acquitté de ce devoir de maitresse façon. N'est-il pas l'un de ceux qui ont le plus pénétré dans la vie de ces deux grands champions de nos causes religieuses et nationales et ont été le plus à même de porter sur leur rôle un jugement sûr ?

L'histoire proprement dite de la paroisse de Saint-Pierre est des plus attrayantes. Ceux qui ont immigré au Manitoba il y a trente et quarante ans savent si cette relation est fidèle ! Ceux qui vinrent ensuite ne comprendront jamais ce que c'était que la fondation d'une paroisse dans ce temps-là ! Cette navigation primitive sur la rivière Rouge et sur la rivière-aux-Rats, ces traversées à la nage, ces portages, cette *cordelle* attachée aux barges, ces voyages à la charrette, ces chasses aux buffalos, ces campements de *logue* enduits de terre qui tombait sur les lits pendant les orages, ces coupes de bois dans la forêt par des froids de quarante degrés,—toute cette vie-là on ne peut en avoir une idée à moins de causer avec les anciens ou de consulter les historiens.

Et puis, après les âpres débuts, viennent les développements rapides : installation définitive d'un prêtre à Saint-Pierre; augmentation du nombre des familles; construction d'une modeste église et d'une école, la lente mais continuelle amélioration des cultures, les premières tentatives de l'industrie; ensuite, l'agrandissement de l'église, l'arrivée de la première cloche, la création d'un couvent de religieuses enseignantes, l'organisation plus complète de la vie civile de la population; enfin, le plein épanouissement d'une florissante paroisse, avec son église style roman, son couvent moderne, son collège pour les garçons, ses associations pieuses, sa société d'agriculture, sa banque locale, ses importants magasins et sa prospère industrie.

Tout cela est raconté par l'auteur avec un art considérable. Il y a dans toute cette narration de la poésie, de la littérature de dilettante, de la science, une observation pénétrante, de la chaleur, du cœur et de la vie. La preuve que c'est tout cela, c'est qu'on lit le livre en une journée, c'est-à-dire sans aucune interruption ! La preuve aussi que c'est tout cela, c'est la lettre d'éloge que l'auteur a reçue de l'illustre comte de Mun; c'est la lettre du secrétaire perpétuel de l'Académie Française; c'est cette autre lettre de Mgr Jarlier, évêque de Pékin; c'est le commentaire flatteur de la Revue des Missions Catholiques d'Orient.

Comme expression d'opinion locale, mentionnons ces hautes et si sympathiques appréciations: Sa G. Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface, Sa Grandeur Mgr Mathieu, évêque de Régina, feu sir Joseph Dubuc, l'honorable sénateur LaRivière, et enfin l'honorable Juge Prud'homme, qui a placé au frontispice du livre une splendide préface.

Un ouvrage présenté comme celui-là fera belle et longue carrière. Il la mérite de toutes façons.

NOEL BERNIER.

L'Armée Francaise admirée par l'Angleterre

On lira avec une vive satisfaction l'éloge que fait du général Joffre et des troupes françaises, le colonel Repington, le critique militaire du *Times* de Londres :

"On doit féliciter le général Joffre d'avoir saisi le moment psychologique pour frapper; aussi, pour avoir su concentrer sur cet effort l'ensemble de toutes ses forces. S'il y a en France un homme ayant fusil au bras qui n'est pas dans la bataille, il n'est pas à sa place. L'armée française mérite nos plus chaudes et nos plus sincères félicitations pour la vigueur et la bravoure dont elle fait preuve au combat.

"Nos yeux, naturellement, sont surtout fixés sur les exploits de notre propre armée, mais nous ne devons pas oublier que nous n'occupons qu'une partie comparativement restreinte de la ligne des Alliés et que sur tout le reste du front de bataille les armées françaises ont pendant quatre ou cinq jours, non seulement résisté aux assauts victorieux des Allemands, mais ont aussi, dans beaucoup de cas, gagné du terrain et repoussé l'ennemi."

AUX ARMES!

Ce peuple travaillait dans l'ordre et dans la Paix,
Et ses enfants, soient-ils de Flandre ou de Wallonnie,
Dans la mine obscure et les blés épais
Perpétuaient la force et l'harmonie
De ceux qu'on domina sans les dompter jamais !.....

Nos villes prospéraient dans une ardeur féconde,
Nos champs resplendissaient dans l'unanime effort,
Et nous étions, parmi les peuples de ce monde
Un des plus glorieux sans être des plus forts ! !.....

Aujourd'hui, l'ennemi envahit nos frontières.....
Peuple debout !... Voici le moment de lutter,
Vous les neuf soeurs, provinces altières,
Pour le Roi, pour la Loi et pour la Liberté !...

Aux armes !... Regardez du fond du noir passé
Surgir tous les aïeux morts pour la même cause
Voici les vieux Gaulois, dont César a tracé
L'Epitaphe d'apothéose !.....
Les soldats de Clovis et ceux de Charlemagne
Et les croisés de Godefroid de Bouillon !....
Ceux que n'ont point domptés l'Autriche et l'Allemagne
Les guerriers flamands et les héros wallons !.....

Aux armes ! Ecoutez gronder dans l'ouragan
La voix des communiers ; écoute gronder celle
De Jacques d'Artevelde, ô toi, ville de Gand,
Et celle d'Anneessens, oh, ville de Bruxelles ! !

Et toi, Liège ardente et vaillante entre toutes,
Avant-poste braqué vers le péril germain
Regarde se dresser au seuil de tes redoutes
Charles Rogier debout, les armes à la main ! !.....
Les villes ? Ecoutez... Ecoutez, les hameaux ! !...
Un chant passe à travers l'affreux tocsin qui sonne !....
La place des Martyrs a rouvert ses tombeaux,
Et c'est dix-huit cent trente, avec tous ses héros,
Qui nous chante la "Brabançonne" !....

En avant ! ont crié les héros de jadis,
Oh mères ! calmez vos larmes,
Ils reviendront vainqueurs et glorieux, vos fils,
Vous, soeurs, séchez vos larmes !....
Voici l'heure où l'on doit sa vie à son pays,
La Patrie est en danger ! Aux armes ! !.....

(*Bruxelles-Dépêches.*)

LA GUERRE

10 septembre.—Les Russes ont rapporté une victoire complète sur les Autrichiens à Rawa Ruska, au nord-ouest de Lemberg, capitale de la Galicie. On se souvient toujours que Lemberg a été prise d'assaut par les Russes. Le czar a maintenant trois millions et demi d'hommes prêts à marcher sur Berlin. On déclare que le czar est décidé à prendre d'assaut la capitale de l'Allemagne. Les Autrichiens sont démoralisés par les défaites nombreuses qu'ils ont subies, tant du côté de la Russie que de la Serbie.

A Vienne, capitale de l'Autriche, la situation est très tendue. La nourriture est rare et on craint la famine dans tout l'empire. On craint aussi la révolution, et c'est peut-être ce qui engagera l'Autriche à s'arrêter en route et à demander la paix d'ici à quelque temps. Voilà, en tous cas, ce que le télégraphe nous dit ce matin. Est-ce exact ?

* * *

La Russie, maintenant qu'elle a battu l'Autriche, se prépare à envahir la Pologne allemande et l'est de la Prusse. Le général Rennenkampf commande l'armée d'invasion qui se dirige contre la Prusse. On s'attend à ce que la forteresse de Posen soit attaquée d'un moment à l'autre. Posen n'est qu'à cent cinquante milles de Berlin.

* * *

Bordeaux, 10. — Le gouvernement a fait publier, hier soir, la note suivante : "Sur l'aile gauche, tous les efforts des Allemands pour briser notre ligne ont échoué. Nous avons enlevé deux drapeaux à l'ennemi. L'armée anglaise a traversé la Marne et les Allemands ont retraité de quarante kilomètres (25 milles); au centre et à droite, aucun changement perceptible."

Un peu plus tard le Bureau de la Guerre de France publiait cette seconde note : "Sur tout le front de bataille les Allemands paraissent commencer un visible mouvement de retraite. La position stratégique des troupes françaises s'améliore, mais il est impossible de juger exactement d'une bataille qui s'étend sur un front de cent kilomètres (à peu près 63 milles."

"Les Allemands paraissent avoir certaines difficultés à s'approvisionner.

"En général les troupes françaises ont l'air de gagner l'avantage."

Un stratégiste résume ainsi la position, pour l'heure présente : "Il n'y a pas de doute que le mouvement d'enveloppement essayé par les Allemands a complètement manqué. Il n'y a pas de doute non plus que la position stratégique actuelle des Alliés est la meilleure qu'ils aient occupé depuis le commencement de la guerre; ils sont tout près de leur base d'opération. La retraite des Français vers Paris a été exécutée avec une telle maîtrise que, après s'être retirée en ordre, l'armée a conservé toute sa force d'action et peut prendre l'offensive plus facilement que les Allemands: ces derniers ont été obligés de se battre continuellement depuis leur entrée en Belgique et ils sont, de ce fait, épuisés. Le manque de munition, aussi, embarrasse les Allemands. Pour cette dernière raison les envahisseurs ont été forcés, à plusieurs points de leur retraite, de se placer en position défavorable et de céder le terrain aux Alliés, qui sont mieux pourvus.

* * *

La forteresse de Maubeuge, qu'on disait, hier, avoir été prise, tient toujours contre les assauts répétés des Allemands. Elle est bien importante pour les Français, puisqu'elle coupe aux Allemands la route la plus directe de Cologne —base de ravitaillement.

Jusqu'à présent, douze corps d'armée allemands n'ont, pour s'approvisionner, qu'une seule ligne de chemin de fer qui communique avec l'Allemagne.

* * *

Paris, le 10.—Les Allemands ont encore été forcés de reculer à quarante milles sur la droite. Comme résultat de deux grandes batailles au centre, la garde prussienne a été mise en déroute par les Français, qui la poussent maintenant sur le nord. La retraite des Allemands est si précipitée qu'on trouve sur leur passage un grand nombre de canons et d'autre matériel de guerre. Les Allemands, cependant, font des efforts suprêmes pour épuiser le centre de l'armée des Alliés. Jus qu'ici les Français ont tenu bon et il y a tout lieu d'espérer qu'ils pourront tenir le coup. Leur nombre paraît encore inférieur à celui des Allemands, mais voici les Russes qui font de plus en plus parler d'eux dans l'Est. On dit qu'il y a trois millions de Russes qui s'avancent sur l'Allemagne et l'Autriche. Si c'est exact, les Allemands seront obligés de dégarnir leurs armées de France poura aller protéger les foyers allemands, car on peut supposer que les Allemands craindront moins l'humanité bien connue des Français que la dureté assez proverbiale des Russes.

* * *

Paris, le 11.—La bataille de la Marnea été favorable aux Français. Non seulement l'aile droite allemande, mais aussi l'armée du centre des Allemands a été obligée de retraiter. L'ennemi a été foreé de retraiter entre trente-sept et quarante-sept milles à différents points le long de la ligne de bataille. Cette bataille a duré six jours. Les Allemands ont perdu quinze cents prisonniers. De plus, ils ont laissé sur la route une grande quantité de canons et de provisions de bouche. C'est une déroute. On dit qu'elle produit la démoralisation chez les Allemands. Trois grandes armées allemandes s'étaient massées contre le centre de l'armée française. Cette première armée allemande est commandée par le général Von Kluck. Elle a été repoussée au nord de la Marne et à l'ouest de l'Ourcq, puis elle a retraité au nord-est, où elle s'est reformée et s'est avancée de nouveau au sud-est, là elle a opéré sa jonction avec la deuxième et la troisième armée, commandées respectivement par le général Von Buelow et le prince de Wurtemberg. La bataille continue dans la région qui s'étend depuis les plateaux situés au nord de Sezanne jusqu'à Vitry-le-François. C'est avec ces trois armées réunies que les Allemands ont essayé d'enfoncer le centre de l'armée française. Jusqu'à présent cet effort a été vain les Français se sont battus comme des lions. L'artillerie française a été magnifique. Pendant un certain temps ces deux armées géantes des Français et des Allemands ont été comme aux prises avec la mort. Enfin l'avantage resta aux Français. On rapporte des proges de bravoure chez les Français, à tel point que certains hommes, simples soldats, ont été décorés sur le champ de bataille même. C'est l'ère napoléonienne qui revit.

* * *

Le président Poincarré a télégraphié au président des Etats-Unis pour nier l'affirmation de l'empereur d'Allemagne que les Français se servaient de balles dum-dum.

* * *

Les Russes s'avancent toujours en Pologne russe, mais on dit qu'ils ont éprouvé un échec à Lyck.

* * *

Du côté des Serbes on annonce des succès remarquables; ainsi les Serbes ont pris Semlin en Autriche. Cette place était précieuse parce que les Autrichiens ne cessaient de bombarder Belgrade de la forteresse de Semlin.

* * *

Les forces britanniques de la Nouvelle Zélande ont forcé les Allemands du territoire de Samoa à capituler.

* * *

La Banque de France a transporté dans un endroit qu'on ne nomme pas, mais sûrement à l'abri des entreprises allemandes, sa réserve d'or et d'argent. On a transporté ce précieux métal sur cent trente-deux chars, divisés en sept trains. Il y avait 1,322 tonnes d'or et 3,000 tonnes d'argent.

GRANDE VICTOIRE

Le 14 septembre.—Grande victoire pour les Alliés. Les Allemands sont repoussés partout en France. Ils ont évacué Nancy, Soissons, Lunéville, Amiens, Revigny, Brabant, Raon, Baccarat, Pont-à-Mousson et beaucoup d'autres endroits. Nous citons plus bas le message du généralissime Joffre au ministère de la guerre de France, M. Alexandre Millerand. Le général Joffre est un discret. On l'a même appelé le *général du Silence*. On peut donc accepter comme définitive et comme absolument importante cette dépêche magnifique :

"Notre victoire apparaît de plus en plus complète. Partout l'ennemi est en retraite abandonnant prisonniers, blessés, approvisionnements.

"Nos troupes montrent des signes de l'intensité de la bataille et des efforts extraordinaires que les Allemands ont opposés à notre véhémence. C'est notre offensive vigoureuse qui nous a donné le succès. Chaque officier ou soldat a répondu à l'appel. Tous ont bien mérité de la Patrie."

Le général Joffre est devenu en France un héros national. Ses plans ont consisté, on le voit bien maintenant, à user petit à petit les forces supérieures en nombre des Allemands. Dans cette fameuse retraite, qui restera une merveille de tactique, il fait reculer ses troupes, même quand ces troupes étaient à la veille de rapporter des succès contre l'ennemi. Les troupes reculaient, étonnées, un peu désappointées. Cette méthode a eu pour résultat de jeter les Allemands contre deux grandes forteresses, Paris et Verdun, à chaque extrémité de la ligne de bataille ; et, au centre, contre le camp fortifié de Chalons. Lorsque l'armée française a ainsi été en mesure de suppléer au nombre par la force de la position, elle ap ris l'offensive. Résultat : les Allemands ont été culbutés méthodiquement pendant une semaine, et ils ont perdu leurs munitions. D'un seul coup, cent cinquante chalands, remplis de poudre et de provisions de toutes sortes, ont été saisies par les Français sur la rivière Oise. Il paraît évident, maintenant, que le plan d'attaque brusquée tentée contre la France, a échoué. L'Allemagne devra faire de nouveaux plans.

La nouvelle de la grande victoire des Français a été reçue à Paris avec la même dignité calme qu'on avait manifestée en présence de la retraite des Français au commencement des opérations.

En Allemagne on se désespère. On a d'autant plus raison de craindre que les Russes continuent leurs succès dans l'Est. Les armées de l'Autriche sont à peu près écrasées par les Cosaques. Aussitôt que l'Autriche aura été complètement vaincue on peut s'attendre à l'invasion de l'Allemagne par les Russes.

Sans doute il ne faut pas exagérer les succès obtenus jusqu'ici, mais la première série de la guerre a été gagnée par les Alliés, surtout par la France, puisque c'est elle qui a porté le plus pesant de l'attaque jusqu'à présent. De son côté l'Angleterre a aidé à ce succès par la petite, mais brave, armée qu'elle a envoyée en France; aussi par sa marine, qui a empêché les Allemands d'aller bombarder les côtes de France dans la Manche et dans la Mer du Nord.

* * *

L'armée de Belgique est devenue très active encore une fois. On prétend qu'elle a coupé les communications entre Bruxelles et Liége, ce qui embarrasserait considérablement les Allemands.

* * *

Vitry-le-François, position que les Allemands avaient fortifiée considérablement a été abandonnée après un très violent combat. C'était le centre de l'attaque allemande.

* * *

Le général-en-chef Joffre a adressé l'héroïque ordre du jour qui suit à ses troupes :

"Au moment où se livre la bataille qui décidera de l'avenir de notre pays, il est important de rappeler à chacun que la retraite n'est pas permise.

"Nous devons faire tous nos efforts pour attaquer et repousser l'ennemi. Les troupes qui ne pourront plus avancer devront à tout prix garder le terrain conquis et mourir sur place plutôt que de retraiter. Il n'y a pas de circonstances qui puisse dispenser de l'accomplissement de cet ordre."

* * *

Les Français ont coupé une des lignes de communication des Allemands sur la Belgique. Les Allemands devront à l'avenir se ravitailler par la Meuse et le Luxembourg. Les Belges de leur côté font des efforts pour couper cette ligne de communication. S'ils arrivent au succès ce sera un désastre grave pour les Allemands.

* * *

Le 15 septembre.—La retraite des Allemands continue toujours. Le Ministère de la Guerre de France a publié hier soir la note suivante :

"Sur notre aile gauche nous sommes venus partout en contact avec les arrière-gardes, et même avec le gros de l'ennemi.

"Nos troupes sont entrées dans Amiens, abandonnée par les Allemands.

"L'ennemi paraît se préparer à résister le long de la rivière Aisne.

"Au centre, également, l'ennemi semble vouloir résister sur les hauteurs qui se trouvent au nord et au nord-ouest de Reims. L'ennemi continue de se retirer entre l'Argonne et la Meuse. Sur notre droite, nous avons réussi à secourir le fort de Troyon, qui avait été attaqué par les Allemands avec grande vigueur depuis plusieurs jours. Troyon est situé à douze milles au sud est de Verdun.

(A suivre sur la 8ème page)

Revue de la Presse

LA CIVILISATION !

(*Le Soleil* de Québec)

Avez-vous réfléchi à ces accumulations incessantes d'horreurs?

Cela, c'est la guerre; LA GUERRE AU VINGTIEME SIECLE.

Ne pensez-vous pas que malgré les sophismes dont vous ont bercé jadis et dont chercheront à vous bercer demain tant de rhéteurs et de beaux parleurs, la plupart, des ignorants ou des farceurs, ne pensez-vous pas que, pour éviter de pareilles horreurs, pour essayer de prévenir de telles souffrances, il ne vaille pas la peine de préndre certaines précautions en temps de paix et de consacrer même une partie importante des revenus de la nation à s'armer et préparer les moyens de se protéger ?

Quelle leçon de choses que cette affreuse, cette détestable guerre ! Que d'écailles doivent tomber des yeux de ceux qui sont de bonne foi et qui sincèrement se gargarisaient de tant d'illusions basées pour la plupart sur la confiance en la CIVILISATION de notre siècle.

* * *

LA PREMIERE VICTOIRE

(Du *Sun*, de New-York)

La flotte anglaise s'est acquittée de la première partie de sa grande tâche, en ouvrant une vaste étendue de mer au commerce britannique. Avant qu'un coup sérieux ait été porté sur terre ou en mer, la marine marchande anglaise a reçu avis que la navigation de l'Atlantique était assurée jusqu'à Trinidad et que le transport des denrées pouvait être repris immédiatement. La nouvelle officielle du succès de ces importantes opérations préliminaires est arrivée à la suite d'une série de manœuvres et sans qu'une grande bataille ait été livrée; il est même douteux qu'un seul coup de canon ait été tiré.—Traduction de *La Presse*.

* * *

L'ANGLETERRE OUVRE SES COFFRES

(De l'*Intelligence*, de Belleville)

Le prêt de cinquante millions fait par l'Angleterre à l'héroïque petite Belgique est significatif, en ce sens qu'il prouve que la Grande-Bretagne est non-seulement prête à se battre, mais à aider financièrement les autres nations qui prennent part à la lutte. Ce rôle de financier de guerre n'est pas nouveau pour elle. Durant la grande lutte contre Napoléon, qui a duré quinze ans, c'est elle que a aidé les alliés en garantissant leurs emprunts.—Traduction de *La Presse*

* * *

PEINE SUPERFLUE

(*La Patrie*)

Les Allemands de New-York ont commencé la publication d'un journal *Fatherland* pour plaider la cause de leur patrie, auprès du public américain.

Ces braves teutons n'ont pourtant pas à se plaindre des Américains, puisque les autorités permettent aux journaux de M. Hearst de souhaiter le succès du Kaiser.

* * *

PRATIQUONS L'ECONOMIE

(*Le Droit*)

L'heure actuelle de dépression et de gêne financière aura eu son bon côté si elle a pour effet d'enseigner l'économie à notre peuple. C'est l'économie de ses paysans qui a fait de la France (le pays des bas de laine bien pleins) la plus riche nation de l'univers. Apprenons à être économes et nous ne ressentirons que très peu la crise actuelle. Abandonnons un peu le luxe; notre vie n'en sera pas moins intéressante et elle sera plus utile à la nation.

* * *

PARIS-BERLIN

(*La Presse*)

Apparemment, les Allemands sont plus près de Paris que les Russes ne sont de Berlin; mais Paris peut résister plusieurs mois, tandis que Berlin est sans défense. Nous n'anticipons pas sur le succès des armes, d'un côté ou de l'autre; mais, il pourrait arriver qu'un jour on trouverait un Empereur errant, au milieu de ses armées puissantes, sans couronne et sans asile reconnu, et, chose extraordinaire, c'est la Russie qui aura été le rempart de la liberté et la protectrice de la civilisation.

* * *

CONSEIL AMICAL

(*Le Soleil de l'Ouest*)

Personne plus que les grands n'admire le courage britannique : personne mieux qu'eux n'ont conscience du service signalé que les vaillantes troupes anglaises rendent en ce moment aux troupes françaises et belges, quelque peu surprises par le plan de campagne déshonorant de l'Allemagne. Mais il y a des bornes, et il n'est pas juste de prétendre que, sans l'aide de l'Albion la France serait aujourd'hui dans un état précaire. Aussi sachant que les forces d'Outre Manche dans le nord de la France ne comptent guère plus de 150,000 hommes est-il permis de sourire à la lecture de l'entrefilet suivant paru dans un journal local à la date du 2 septembre "L'anniversaire de Sedan"—mais la situation est différente, car John Bull est au gouvernail !" Vous nous permettrez bien de croire que ce brave général manchot Paul Pau est aussi pour quelque chose dans la résistance superbe des alliés !

* * *

LA FORMULE DE BISMARCK

(*L'Action Sociale*)

Il paraît que Bismarck, le monstrueux fondateur de l'empire prussien, tenait pour principe que l'état de guerre supprime tous les droits préexistants. Avec ce principe la guerre devient une barbarie sans nom, la barbarie de la force brutale écrasant toute justice et tout honneur. Avec ce principe non seulement la civilisation, mais le monde habité s'en vont à leur complète destruction, si Dieu ne les arrête.

* * *

LOUVAIN

(*Le Devoir*)

La destruction de Louvain — nous voudrions, contre toute espérance, croire qu'elle ne fut pas aussi complète que le disent les dépêches — restera l'une des pires atrocités de cette guerre. Nombre de Canadiens, anciens élèves de la grande université catholique, auront comme le cardinal Mercier, senti couler leurs larmes à la nouvelle que les trésors d'art, de science et de littérature qu'abritait Louvain sont disparus dans l'incendie volontairement allumé par un peuple qui se prétend le principal représentant de la haute culture.

A moins que cet acte ne soit le fait d'un officier affolé, il révèle la volonté de terroriser les Belges par la menace de destructions telles que l'imagination civilisée n'osait point les concevoir.

Et, dans un cas comme dans l'autre, cela montre combien facilement s'écaille le vernis de civilisation qui couvre le barbare primitif.

* * *

EN AUTRICHE-HONGRIE

(*Le Temps*)

Or l'Autriche se trouve à l'une des heures les plus critiques de son histoire, coupée au sud par les victoires balkaniques, entourée de nationalités mécontentes où renaît, intense, la flamme de souvenir et de l'espérance, et sa situation paraît être inextricable.

Le danger des nationalités est bien plus grand pour la Hongrie que pour l'Autriche. La Hongrie sent naître la haine des races qu'elle a opprimées depuis 40 ans et qui monte lentement avivée encore par les succès slaves dans les Balkans.

Voilà pourquoi l'empire d'Autriche joue actuellement son avenir. C'est le nœud du drame qui a déchaîné la guerre européenne. Le péril slave n'a jamais conjuré que temporairement par elle et la politique dans laquelle elle s'est engagée peut la conduire à toutes les pires conséquences. On ne résiste pas à un courant aussi général qui puise sa force à des sources aussi vives, ou ne confirme qu'éternellement l'âme d'une race et d'une nation; le sursaut est fatal.

* * *

LE PARTI CONSERVATEUR

(*L'Evénement*)

Pour nous, du parti conservateur français dont sir Georges-Etienne fut le chef aimé, nous profitons de cette évocation de sa grande mémoire pour affirmer que nous ne cesserons de prier et de lutter, tant que justice ne sera pas rendue à nos compatriotes partout où ils sont lésés dans leurs droits.

Nous nous empressons d'ajouter que nous avons la ferme espérance que le Maître des événements fera sortir des rudes instants que nous vivons un nouveau règne d'intelligence de générosité, de tolérance, de respect mutuel et de bonne volonté, au moins chez les nombreux admirateurs de McDonald et de Cartier. Ce serait là le meilleur moyen de célébrer dignement le centenaire de l'homme éminent qui naquit à St-Antoine, le 6 septembre 1814, l'année de la dernière guerre du Canada.

* * *

BENOIT XV

(*Le Canada*)

Sa Sainteté Benoit XV est un pape comparativement jeune: il n'a pas tout à fait soixante ans. L'Eglise peut donc espérer, suivant les probabilités humaines, le garder longtemps à sa tête, dans un suprême pontificat auquel la Providence donnera ses bénédictions sous la forme que son Infinie Sagesse jugera la meilleure pour le bien général des fidèles.

L'élection de l'Em. cardinal della Chiesa, dont l'élévation au cardinalat était toute récente et dont le nom n'avait été mentionné par aucun de ceux qui supputaient les chances des membres du Sacré Collège, prouve combien sont vaines les prédictions les plus sagaces, les prévisions les plus humainement éclairées, quand il s'agit de la papauté.

Abonnez-vous au "MANITOBA" $1.00 par année.

N'oubliez pas de lire les Petites Annonces du "Manitoba."

De par le Monde

Les Allemands manquent d'armes

Londres.—Une dépêche de Rotterdam, publiée par le *Daily Mail*, dit: "On vient d'apprendre, de bonne source, que les Allemands manquent d'armes. Les fusils qui ont été donnés aux soldats du landsturm (dernière réserve) sont d'un vieux modèle et les munitions ne sont pas en quantités suffisantes.

Un grand nombre de soldats sont armés de fusils pris aux Belges et le gouvernement de Berlin n'a pas assez d'uniformes pour les réservistes.

Les Provinces et la Guerre

Ottawa.—Les neufs provinces du Canada ont maintenant fourni leur quote-part au fonds de la guerre, la dernière offre étant 1,500 chevaux de la Saskatchewan. La Colombie Britannique donne 25,000 caisses de saumons en conserves, ce qui représente 1,200,000 boîtes d'une livre chacune.

Commerce Allemand Boycotté

Ottawa.—D'après les renseignements reçus d'Angleterre le gouvernement fédéral suspendra probablement tous les brevets allemands et autrichiens émis dans le pays. Cette suspension sera en vigueur pendant la durée de la guerre et six mois après la guerre.

Le Cardinal Bégin à Rome

Les premières nouvelles de Son Eminence le Cardinal Bégin depuis son départ pour Rome ont été reçues le 6 septembre, au palais Cardinalice. Dans un cablogramme à S. G. Mgr Roy, administrateur du diocèse, M. l'abbé Laflamme qui accompagne le cardinal, annonce leur arrivée à Rome.

Le message ne dit pas quand ils sont arrivés mais ajoute que les deux voyageurs n'ont pu atteindre la Ville Eternelle qu'après beaucoup de difficultés. M. Laflamme dit aussi que les fêtes du couronnement du nouveau Pape ont été grandioses. Le cablogramme se lit comme suit:

Rome, 6 septembre 1914.

A S. G. Mgr Roy,
Auxiliaire de Québec,

Arivés à Rome après beaucoup de difficultés. Fêtes du couronnement grandioses. Cardinal bien.

Abbé Eugène Laflamme.

Les Turcs n'osent pas encore

Londres. — Une dépêche de Constantinople au *Times* dit: "Bien qu'il y ait encore beaucoup de Turcs influents qui voudraient que leur pays intervînt dans la guerre européenne, il y a une certaine accalmie générale, due à la faiblesse de la situation financière et à la mauvaise volonté des réservistes pour prendre part à une guerre, à moins d'être attaqués.

"On estime qu'il y a actuellement plsu de 600 officiers allemands en Turquie. Le gouvernement plus de 600 officiers allemands de sa nationalité qui font le commerce dans la mer Noire de rentrer dans les ports anglais."

Une Belle Revue

La revue militaire qui a eu lieu à Valcartier, dimanche, le 6 septembre a été un des grands déploiements militaires dont fassent mention les annales du Canada et elle laisse loin derrière elle la revue du Tricentenaire qui a laissé pourtant dans la mémoire de tous ceux qui en furent témoins des souvenirs durables.

La revue de Valcartier s'est pourtant faite par une pluie battante, une pluie fine, serrée, aveuglante qui ne cessa pas de tomber de toute la journée. Malgré tout elle a obtenu un succès inespéré, grâce à la bonne tenue des militaires et grâce à la qualité des personnages officiels qui y assistaient, grâce aussi à la foule immense qui était venue de toutes parts pour y assister. Par cette pluie torrentielle 33,000 soldats ont évolué pendant plus de deux heures sur l'immense plaine de Valcartier. C'est le plus grand nombre de militaires qui aient pamais évolué ensemble au même endroit au Canada.

M. Taft à Québec

Québec.—M. W. Taft, ex-président des Etats-Unis, donnera une conférence à la fin du mois de septembre, devant le club des femmes canadiennes.

Convention Anglo-Franco-Russe

Londres.—La Russie, la France et l'Angleterre ont signé une convention dans la quelle il a été stipulé qu'aucune des trois nations ne ferait la paix sans le consentement des deux autres.

Voici le texte du protocole signé par les représentants de l'Angleterre, de la France et de la Russie:

"Les soussignés, dûment autorisés à ce sujet par leurs gouvernements respectifs, déclarent ce qui suit:

"Les gouvernements anglais, français et russes prennent l'engagement mutuel de ne pas conclure la paix séparément pendant tout le cours de la guerre actuelle. Les trois gouvernements agréent aussi à ce que, quand les termes de la paix seront discutés, aucun des alliés ne proposera des conditions de paix, sans l'assentiment préalable de chacun des autres alliés.

"En foi de quoi, les soussignés ont signé cette déclaration, et y apposé leurs sceaux.

"Fait à Londres, en triple, le cinquième jour de septembre, en l'an dix-neuf cent quatorze.

"(Signé): E. Grey, secrétaire des affaires étrangères anglaises; Paul Cambon, ambassadeur de France en Angleterre; Benckendorff, ambassadeur de Russie en Angleterre."

Plus tard, le Japon s'est associé à cette entente et poursuivra la guerre jusqu'au bon plaisir de l'Angleterre.

Les pilleurs de cadavres

Un convoi de prisonniers allemands vient d'arriver à Clermont-Ferrand. Ce sont 83 bandits qui dévalisaient les morts sur le champ de bataille. La police a eu beaucoup de peine à empêcher la population de les lyncher.

Au moment de leur arrestation, aux environs de Mulhouse, on avait trouvé sur eux de nombreux bijoux, des montres, des bagues, beaucoup d'alliances, des sommes importantes volées à des officiers ou à des sous-officiers et soldats; quelques-uns avaient même gardé des porte-monnaies, des portefeuilles ayant appartenu à nos soldats et renfermant des souvenirs.

Parmi ces hideux oiseaux de proie, il y a des gamins imberbes à l'air vicieux, des hommes à cheveux blancs, de solides gaillards blonds et moustachus, et tous tremblaient de tous leurs membres devant la colère de la foule.

Tous comparaitront devant le conseil de guerre du 13e corps. — *Echange*.

A BERLIN

Plus de colère que de confiance

L'état d'excitation nerveuse qui règne à Berlin n'est pas tout à fait de l'enthousiasme.

Le *Vorwaerts*, organe socialiste, a déclaré que le devoir des socialistes est de lutter jusqu'à la dernière goutte de sang allemand pour assurer l'existence de l'Allemagne. Un grand nombre de leaders socialistes se sont engagés comme volontaires. Mais, en même temps, ce journal dit que les responsabilités des évènements actuels (ils reconnaissent donc que tout ne va pas si bien pour eux ?) et de ceux qui peuvent survenir fâcheusement plus tard doivent être rejetées sur l'empereur.

Les militaristes forcenés n'ont pas goûté ce langage. Ils ont, à ce que racontent des journaux de Copenhague, mis à sac les bureaux du *Vorwaerts* et détrui les presses.

Le Kaiser irrité

Rome, (via Londres).—Selon une dépêche de Berlin au *Messagero*, le Kaiser serait aux prises avec son chancelier Von Bethmann et son ministre des affaires étrangères Von Jagow. Il les tiendrait responsables de n'avoir pas prévu la coalition de tous les pouvoirs européens contre l'Allemagne et aurait exigé leur démission.

Morts au champ d'honneur

On confirme la mort de Xavier de Castelnau, âgé de vingt ans, fils du général chef d'état-major général, tué au cours d'une glorieuse rencontre, sous les yeux de son père, qui, malgré sa douleur, a continué à exercer son commandement.

Le général de Castelnau est père de treize enfants — dont plusieurs sont officiers dans l'armée. Le plus jeune, celui qui meurt si glorieusement, venait de sortir de Saint-Cyd.

Le Pape nomme deux Cardinaux

Rome.—Au premier conclave tenu sous le pontificat de Benoit XV, ce dernier a créé deux nouveaux cardinaux. Mgr Boggiani, qui fut secrétaire du nouveau conclave, et Mgr Scapinelli, ce dernier chargé de porter la lettre de Pie X à François-Joseph, dans laquelle il demandait à ce dernier de ne pas jeter l'Europe dans les affres d'une guerre sanglante. Ce consistoire a été tenu privément. Sa Sainteté a reçu hier, les membres du corps diplomatique.

Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout individu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter en personne à l'agence où à la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence, mais pas aux sous-agences, à certaines conditions, par le père, la mère, le fils, la fille, le frère ou la sœur du futur colon.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres sous certaines conditions; une maison habitable doit être construite sur le homestead à moins que la condition de résidence ne soit accomplie dans le voisinage.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura droit de préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de la date de l'entrée du homestead et 50 acres de culture en plus. La patente pour la préemption peut être obtenue en même temps que celle de homestead sous certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300.

La quantité d'acres a cultiver peut être réduite en cas de terrains rocailleux, trop durs ou en broussailles. On pourra sous certaines conditions remplacer la culture par l'élevage des animaux.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N.B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

Abonnez-vous au "MANITOBA" $1.00 par année.

FEUILLETON DU *MANITOBA*

UNE DE PERDUE DEUX DE TROUVEES

PAR

GEORGE DE BOUCHERVILLE

No. 49

(Suite)

—Asile ! s'écria Mme de St-Dizier, en tombant évanouie.

St-Luc avait tout vu; et d'un coup d'œil il comprit le danger de mademoiselle Asile; un fossé large et une clôture haute, en perches, séparaient la route de la prairie; il tourna droit son cheval pour les franchir, l'animal refusa, se cabra et fit un saut de côté. St-Luc, de sa cravache, lui sangla le col, puis le ramenant à la clôture lui plongea les éperons dans les flancs; le cheval, d'un bond, franchit la clôture et le fossé et s'élança à travers la prairie. Déjà le taureau n'est plus qu'à quelques perches de la jeune fille; son œil est infecté de sang, sa corne menaçante, tout fait croire à une épouvantable scène. Hermine et Clarisse, ayant réussi à passer la clôture, regardant épouvantées; le cocher semble pétrifié sur son siège; sir Arthur fouette son cheval, pour apporter plus tôt Mme de St-Dizier auprès de ses enfants.

—Ma sœur, s'écria Hermine, toute en pleurant, ma pauvre sœur !

—Courage, lui répondit Clarisse, en apercevant St-Luc; elle est sauvée !

Non, elle n'était pas encore souvée, l'infortunée enfant. Le taureau n'était plus qu'à deux pas d'elle, et déjà un beuglement prolongé sortait de la profonde poitrine de l'animal furieux.

St-Luc n'hésite plus et précipite son cheval sur le taureau, dans l'espoir de le renverser. Mais le cheval se dresse sur ses jarrets, bondit et saute par-dessus l'animal sans le toucher.

St-Luc avait prévu la possibilité de cette éventualité, et, avec une admirable présence d'esprit, il jette en passant, son foulard étendu aux cornes du taureau. Presqu'en même temps, il saute lestement à terre, et peut saisir aux cornes l'animal qui, un moment étonné, après avoir secoué et jeté à ses pieds le mouchoir qu'il flaira et déchira, allait s'élancer de nouveau sur la jeune fille.

Il y eut alors une lutte courte et terrible entre l'homme et la bête; mais St-Luc, habitué depuis longtemps à ces genres d'exercices, auxquels se livre la jeunesse créole à la Louisiane, était trop habile pour que l'issue fut douteuse. Il maintint d'abord l'animal de ses puissantes mains; puis lui tournant graduellement la tête de son côté, il lui tordit brusquement les cornes en lui appuyant un genou sur le cou. Le taureau lâcha un beuglement rauque et strangulé, et tomba lourdement. Asile était sauvée.

—Votre fille est sauvée, madame, dit sir Arthur; voyez donc, elle revient appuyée sur M. de St-Luc.

—Merci ! O mon Dieu, merci ! mais ne serait-elle pas blessée ?

Hermine et Clarisse étaient accourues au-devant d'Asile; le cocher se deida enfin à descendre de dessus son siège.

Sir Arthur arrivait au moment où St-Luc aidait la jeune fille à passer la clôture.

—Asile, Asile, mon enfant, criait Mme de St-Dizier en accourant les bras tendus, oh ! que j'ai eu peur !

La pauvre mère enlaçait sa fille dans ses bras et l'embrassait, en pleurant de joie et de reconnaissance; puis se tournant vers St-Luc, elle prit une de ses mains dans les siennes et lui dit :—Ah ! M. de St-Luc, comment vous remercier ?

—Mais, madame, vous vous êtes exagéré le danger; il n'y en avait réellement pas d'imminent.

—Ce n'est rien, ce n'est rien, ajouta sir Arthur, qui comprit que l'intention de St-Luc était de diminuer l'intensité de l'émotion de Mme de St-Dizier et des jeunes filles; Mlle Asile, et tous nous autres, nous en serons quittes pour la peur.

Les paroles de sir Arthur eurent un bon effet et calmèrent un eu l'émotion de Mme de St-Di-r. Elle monta avec ses filles s la voiture qui les avaient nées le matin, tandis que Cla- se mit avec son père. St-Luc ta sur son cheval, que les s, accourus sur le théâtre de que nous venons d'esquis- vaient ramené; et tous en- s retournèrent à la ville. un beau mossieu, ça, it le petit garçon à son ; ete-tu, y m'a donné y a manqué de tuer pa ! répondit l'au- ivant à son hôtel, bre et changea de événements de ut un peu agité. ir les senti-ments qu'il éprouvait pour Mlle Asile de St-Dizier. Etait-ce de l'amour, était-ce de l'amitié simplement ? Il ne savait qu'en penser. Il aimait bien Hermine; mais en elle c'était plutôt cette gaieté charmante qui lui plaisait; il aimait à rire avec elle, à l'agacer pour entendre ses réponses pleines d'atticismes, mais quelquefois aussi un peu caustiques.

Avec Asile, il éprouvait un sentiment plus tendre; sa voix, son chant avait quelque chose de si doux, de si sympathique que, malgré lui, il devenait sérieux; une molle et mélancolique ivresse s'emparait de ses sens; avec elle il parlait peu, il aimait à être près d'elle, à sentir le frolement de sa robe. Si c'était de l'amour, son amour était bien faible; si ce n'était que de l'amitié, son amitié était bien forte !

Après son diner, il hésita sur ce qu'il devait faire. Il aurait désiré aller chez Mme de St-Dizier, mais il craignait de les déranger; peut-être voudraient-elles se reposer de bonne heure après les émotions de la journée. D'un autre côté, il aurait bien voulu avoir de leurs nouvelles. Il s'habilla, prit sa canne et sortit, n'ayant aucune idée arrêtée sur le but de sa promenade. Bientôt il arriva à la porte St-Jean. Il ne savait que faire, avancerait-il, retournerait-il ? Il marcha encore sans pouvoir en venir à aucune décision; déjà l'église St-Jean était loin derrière lui quand il aperçut qu'il était sur la route de Ste-Foye. Une voiture l'avait passé, une petite voix lui avait crié "bonsoir"; il n'avait rien vu, rien entendu. Evidemment St-Luc était distrait ou amoureux.

Peu de temps après, il entendit le bruit d'une voiture, il regarda et reconnut la voiture du gouverneur; elle était vide. Il arrêta le cocher et lui demanda d'où il venait.

—J'ai mené Miss Gosford chez Mme de St-Dizier.

—A la bonne heure, pensa St-Luc, il n'y aura pas d'inconvénient que je m'y présente; et, leste et joyeux, il continua son chemin.

Cinq à six des amies d'Asile, qui avaient entendu parler de l'accident, étaient venu la voir. Elle était parfaitement remise, et même plus gaie que de coutume.

—Voilà M. de St-Luc, s'écria Hermine en courant lui ouvrir la porte; je connais sa façon de frapper au marteau.

En entrant, St-Luc fut entouré et félicité sur sa conduite et son adresse. Il reçut avec simplité les compliments qu'on lui fit; et dit, en riant, qu'il consentirait volontier à en faire autant tous les jours, pour recevoir de pareils remerciements.

—Savez-vous ce que nous avions décidé de faire ce soir, M. de St-Luc? dit Hermine; il a été convenu, et c'est Mlle H. de L.... qui l'a proposé, de bien nous amuser.

—Mais, vous vous amusez toujours bien; comment faire autrement quand vous y êtes, mademoiselle Hermine ? dit St-Luc.

—Oh ! ce n'est pas tout, nous avons décidé de jouer au vendeur de plomb. Connaissez-vous ce jeu-là ? C'est un amusement tout canadien et fort joli. Voulez-vous en être ?

—Bien volontiers; vous me direz ce qu'il faut faire.

—Ce n'est pas difficile. La compagnie s'asseoit autour de la chambre; une personne tient un bol d'eau d'une main et, de l'autre, une serviette qu'elle trempe dans l'eau; elle va des uns aux autres demandant "si on veut acheter de son plomb ?" Il ne faut pas répondre ni "oui" ni "non." A celui qui répond "oui" ou répond "non", elle lui en donne sur la figure légèrement, plus ou moins, du bout de la serviette trempée, pour le punir; et de plus il est condamné à donner un gage. Ah ! c'est joli, vous verrez; mais prenez garde de dire "oui" ou "non".

—Et ce gage ?

—Ah ! il faut le racheter, et c'est celui ou celle qui a payé le dernier gage qui fixe le prix du rachat.

—Ne jouez pas, M. de St-Luc, dit madame de St-Dizier en riant, elles ont tous conspiré contre vous.

—Oh ! alors, je serai un martyr, et c'est ce qui me décide.

—C'est moi qui vais vendre le plomb, dit Hermine; prenez garde à vous, M. de St-Luc.

St-Luc, qui s'attendait à trouver de la tristesse dans cette maison, fut bien surpris d'y rencontrer tant de gaieté; et il se réjouit de voir que l'on ne songeait qu'à l'heureux dénouement d'un événement qui aurait pu être si terrible.

Hermine apporta bientôt un bol à moitié rempli d'eau, et commença à vendre son plomb. Les deux premières à qui elle s'adressa surent si bien répondre, qu'elle ne put leur faire dire le mot défendu. Le troisième c'était M. de St-Luc.

—Tenez-vous bien, lui dit Hermine en lui montrant le bout trempé de sa serviette.

Les jeunes filles riaient

—Voulez-vous acheter de mon plomb, monsieur ?

—Non, modemoiselle, répondit St-Luc d'un grand sérieux.

—Eh bien ! il faut pourtant que je vous en donne reprit Hermine en lui frappant légèrement la figure du bout de sa serviette.

—Un gage, un gage ! Encore, encore le même, crièrent les jeunes filles, riant aux éclats.

—Comment trouvez-vous mon plomb ? M. de St-Luc.

—Ma foi, un peu humide.

—Pas trop humide ?

—Non.

Hermine, qui s'attendait à la réponse et qui était en veine de gaieté, aspergea généreusement sa victime et se mit à rire de bon cœur.

—Un gage, encore un gage, dit Miss Clarisse qui riait à gorge déployée.

St-Luc ne put s'empêcher de partager l'hilirité générale; mais il trouva qu'il en avait assez.

Hermine fit le tour et ne put obtenir de gage que de sa sœur qui, par distraction, se laissa prendre.

—Tirons les gages, maintenant, dirent les jeunes filles en se levant.

On plaça les gages dans un sac, Hermine, mettant la main au fond, dit d'un grand sérieux "gage touché, gage tiré, celui à qui appartiendra le gage fera ce que mademoiselle Gosford ordonnera," et elle tira un canif.

—J'ordonne que celui à qui appartiendra le gage écrive un couplet dans l'album de mademoiselle Asile, continua Miss Clarisse.

—C'est à M. de St-Luc.

—Deux couplets; il y a deux gages, crièrent plusieurs personnes.

—Eh bien ! deux couplets pour les deux gages, reprit Clarisse.

—A une condition, dit St-Luc.

—Laquelle ? laquelle ?

—C'est que mademoiselle Asile les chantera.

—Oui, oui, répéta-t-on de tous côtés.

St-Luc prit une plume, se recueillit quelques instants, pendant que, pour ne pas le distraire, toutes les jeunes filles suivirent Mme de St-Dizier dans les appartements voisins, où l'on avait servi le café avec des gâteaux.

Quelques minutes après, St-Luc avait terminé tant bien que mal ses deux couplets et rentra dans la chambre à diner où on lui servit une tasse de café.

—J'en avais besoin, dit-il, après qu'il l'eut bu, il y a longtemps que je n'ai accompli une aussi rude tâche; vous ne me prendrez pas de sitôt à jouer au vendeur de plomb, mademoiselle Hermine.

—Voyons les couplets, dit Clarisse.

—Il faut qu'Asile les chante. Oui, oui ! il faut qu'Asile les chante, répétèrent les jeunes filles.

—Mais sur quel air ? demanda Asile en s'adressant à M. de St-Luc et baissant la vue, après avoir lu les vers.

—Essayez sur l'air de "Mon âme à Dieu, mon cœur à toi."

Asile fit signe à sa sœur de s'approcher d'elle et de jouer l'accompagnement; et elle chanta d'une voix émue :

Mon âme inquiète est troublée,
Craint et désire, tour à tour,
Que l'ardeur, dont elle est comblée,
Soit l'amitié plus que l'amour.
Je m'interroge en vain, j'ignore
Si mon cœur t'aime ou s'il t'adore.
Dis-moi, Asile, oh ! par pitié !
Est-ce l'amour,(bis)ou l'amitié? *bis.*

Quand tu chantes, ta voix si tendre
Agite mes sens tout émus ;
En t'écoutant, je crois entendre
L'écho des concerts des élus.
Cesses-tu, mon âme ravie
Nage encore dans l'harmonie!
Dis-moi, Asile, oh! par pitié!
Est-ce l'amour,(*bis*)ou l'amitié? *bis.*

Encore, encore, crièrent plusieurs jeunes filles.

Asile, dont la voix tremblait en commençant, s'était rassurée peu à peu; elle se remit gracieusement au piano et recommença le premier couplet. Sa voix admirable, d'un timbre ravissant, d'une flexibilité et d'une justesse parfaites, donnait aux paroles du couplet une si profonde expression d'anxiété que Clarisse fut obligée de passer dans la chambre voisine pour ne pas laisser voir des pleurs qui lui perlaient aux paupières, et l'émotion qui la dominait.

Personne n'avait fait attention à ce petit incident, et quelques minutes après, Clarisse revenait, souriante, reprendre sa place sur le sofa auprès de Mme de St-Dizier.

—Comment trouvez-vous ces couplets, mademoiselle Gosford ? demanda H. de L... ; votre débiteur a bien racheté ses gages et payé généreusement ses dettes, n'est-ce pas ?

—Très bien, très bien ! répondit Clarisse en s'efforçant de donner à sa voix une assurance qu'elle n'avait pas. La pauvre enfant se sentait le cœur gros; elle eut donné tout au monde pour qu'on ne l'eut pas interpellée. Mais avec cette force de volonté que possèdent si bien les femmes, elle dompta ses émotions, et reprit avec un accent de gaieté :

—Tirons les autres gages.

Hermine prononça la formule, en retirant un gage.

—C'est celui de ma sœur, dit-elle; à quoi la condamnez-vous, M. de St-Luc.

—Je laisse cela à Miss Gosford, dit-il, elle sait si bien s'en acquitter, quelle voudra bien ordonner pour moi.

—C'est juste, c'est juste; reprit mademoiselle H. de L....., qui, sans le vouloir, contrariait fort Clarisse. Celle-ci se prêta néanmoins de bonne grâce, et dit en riant :

—Puisque M. de St-Luc désire si ardemment savoir à quoi s'en tenir sur les sentiments que lui inspire celle qui a si bien chanté ses vers, j'ordonne que celle à qui appartient le gage fasse un couplet, en réponse à ceux du poète amoureux.

—Oh ! mais, je ne sais pas faire de vers, moi, répondit Asile, en rougissant vivement.

—L'ordre est positif, s'écrièrent les jeunes filles ; il n'y a pas de réplique; bien ou mal il faut faire le couplet.

—Je vais t'aider, dit Hermine à sa sœur, en le prenant par la main et l'entrainant dans la chambre voisine.

Elle prit une plume et écrivit :

Dans le doute, vaut mieux se taire
Sur ces vieux sentiments d'un jour !
Si je jugeais, il peut se faire
Que je me trompasse à mon tour.
Mais pourtant?......Dans cette tendresse,
Dans cette ardeur, dans cette ivresse,
Quand je sens mon cœur de moitié.

—Quécris-tu donc là, Hermine? crois-tu que je vais donner ces vers-là ? c'est absurde de parler ainsi.

—Que tu es prosaïque ! c'est ce qu'il y a de mieux. C'est ce qui s'appelle préparer l'antithèse. Suis la gradation : d'abord je t'attendri, tendresse : tu t'exaltes, ardeur; puis tu arrives jusqu'à l'ivresse et quand tu es bien enivrée, je te fais tomber, paf ! sur la vulgaire amitié. C'est là une chute !

—Tu es folle.

—Pas du tout, au contraire; je suis poète et cultive l'ellébore, voilà le secret. Ecoute le dernier vers :

Ça doit bien être (*bis*) l'amitié !

—Vois-tu, continua Hermine, ce n'est que de l'amitié tout simplement; c'est bien le moins que tu puisses avoir pour lui, après ce qu'il a fait pour toi cette après-midi. Et d'ailleurs ce n'est qu'une chanson ! Toutes les chansons parlent d'amour, sans que l'on y fasse attention; l'amitié peut bien y trouver sa place.

—Si tu veux dire que c'est toi qui en est l'auteur, je n'ai pas d'objection.

—Oui, oui, j'en prends la responsabilité.

—C'est bien.

—Mais je dirai que je traduisais tes pensées.

—Oh ! non, oh ! non ; et elle s'avança pour arracher la feuille de papier. Mais Hermine se hâta de rentrer dans le salon, et se mettant au piano, elle chanta la réponse, sans que sa sœur put l'en empêcher.

Le reste de la soirée se passa joyeusement, cordialement. St-Luc partit enchanté de sa veillée et de l'amabilité des familles canadiennes de la bonne ville de Québec.

(*A suivre*)

Renseignements généraux sur le Théâtre Walker

Les soirées commencent à 8.30 hrs
Les matinées à 2.30 hrs.

Les billets sont en vente au bureau du théâtre, de 10 hrs. a.m. à 10 hrs. p.m. Le téléphone pour billets réservés est: 2520 Garry ; les billets sont retenus jusqu'à 6 hrs. p.m. seulement; les vestiaires sont situés côté droit du foyer, au premier; du côté gauche au balcon; les manteaux y sont gardés par les femmes de service.

On demande des agents dans les provinces du Manitoba, de la Saskatchewan et Alberta, pour prendre des abonnements au journal "Le Manitoba." Nous accorderons 25 p.c. de commission par abonnement.

Service des Abonnements

Nous adressons depuis quelques semaines notre journal à un certain nombre de nos amis, dans l'espérance qu'ils s'abonneront. Ceux qui voudront bien répondre à notre invitation seraient très aimables s'ils voulaient nous prévenir le plus tôt possible. L'envoi du journal, en dehors de nos listes régulières, demande une assez lourde somme d'ouvrage et surcharge considérablement nos ateliers. Ceux qui examineront un peu *Le Manitoba* se rendront facilement compte que la faible somme de $1.00 pour un tel abonnement est plutôt un prix nominal qu'une rémunération.

L'un des bons moyens d'aider le journal, c'est d'encourager les fournisseurs qui lui donnent leurs annonces.

LISEZ CECI

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'importance de nos petites annonces.

Les cultivateurs y trouveront un puissant intermédiaire pour vendre leurs produits en général, animaux de ferme, œufs, volailles, instruments aratoires de seconde main, ainsi que leurs fermes.

Ils y trouveront aussi leur profit en lisant attentivement ces petites annonces qui pourraient leur faire connaître de bonnes occasions d'affaires.

LE SACRE-COEUR SAUVERA LA FRANCE

M. François Veuillot a écrit depuis le commencement de la guerre deux lettres admirables qu'il faudrait pouvoir citer en entier.

La France attend l'issue du combat dans l'union, le calme et la prière. Les divisions intérieures se sont évanouies dès le premier jour comme par enchantement :

"Il n'y a plus de partis en France, il n'y a que des Français, écrit-il en date du 6 août. Je pourrais vous citer mille traits émouvants et concordants qui attestent partout cette union vraiment fraternelle. La veille de la mobilisation, le ministre de l'Intérieur avait réuni dans son cabinet les directeurs de tous les journaux parisiens, pour leur demander de fermer leurs colonnes à toute nouvelle concernant les opérations militaires, hormis celles que le gouvernement communiquerait ou laisserait passer. L'engagement fut pris par tous avec un élan unanime et cordial. Tous les cœurs battaient à l'unisson, toutes les mains se serrèrent. De l'extrême-gauche à l'extrême-droite, on ne sentait plus que des patriotes. Parmi ces directeurs de journaux se trouvait un prêtre. Le ministre de l'Intérieur, qui n'a dû son portefeuille qu'à un anticléricalisme aigu et passionné lui serra la main avec effusion. Le lendemain, d'ailleurs, il prenait un arrêté rapportant les décrets signés récemment contre plusieurs congrégations religieuses et non encore exécutés. Ces témoignages de réconciliation se répercutent à travers la France entière. Le jour de la mobilisation, dans un petit village, déchiré par une vieille lutte entre le maire et curé, le premier,—qui est aussi député de l'arrondissement,—reçoit la dépêche officielle à une heure où les hommes sont encore aux champs. Vite, il court à l'église, afin de sonner le tocsin. Il y rencontre le curé qui, à la vue du télégramme et du visage ému de l'arrivant comprend tout. Et les deux hommes avant d'avoir échangé un mot, se jettent dans les bras l'un de l'autre. Puis, tous deux, se suspendent ensemble à la même corde, appellent la population du village autour du clocher ! Cet épisode, c'est toute la France !"

Après avoir montré que la France tout entière s'est élevée d'un seul cœur et d'un seul élan contre l'agresseur et que partout, même des camps socialistes, révolutionnaires et antimilitaristes, surgissent des dévouements admirables et inattendus, M. Veuillot ajoute: "Mais ce n'est pas là encore ce qui donne le plus de confiance et d'espoir. Ce merveilleux sursaut patriotique est doublé d'un admirable jaillissement de ferveur. Certaines feuilles, naguère anticléricales,—il n'y en a plus pour le moment,—ont souligné elles-mêmes, avec émotion, l'extraordinaire affluence des hommes jeunes au confessional et à la Table Sainte. C'est en foule, en effet, que les appelés aussitôt paru le décret de mobilisation, se sont rendus au Tribunal de la Pénitence et au banquet divin. Un vicaire de mes amis déclarait qu'il n'avait jamais confessé, d'une seule traite, autant d'hommes, et ce ne sont pas seulement les pratiquants habituels et convaincus qui tiennent à remplir leur devoir religieux. Des tièdes ou des indifférents, resaisis par la pensée de la mort et le péril de la patrie, reviennent simplement à Dieu. Des esprits mêmes, qu'on croyait hostiles, se révèlent chrétiens. On m'a cité de deux frères, engagés l'un et l'autre dans le parti socialiste unifié, qui, tous deux, avant de partir, ont voulu se munir de l'absolution et de l'Eucharistie. La foudre, en nous frappant, au lieu de nous abattre, a réveillé chez nous les vieilles aspirations patriotiques et chétiennes. L'épreuve qui commence, si elle est un châtiment terrible, s'annonce aussi, dès le premier jour, comme une purification. Des millions de prières montent du sol de France vers ce Christ qui s'est toujours affirmé l'ami des Francs. Nous espérons !..."

* * *

Dans une seconde lettre en date du 13 août que M. Veuillot écrit en attendant qu'il aille "échanger la plume pour le fusil" dès que la classe des réservistes à la quelle il appartient sera appelée à marcher au combat il signale que: "la physionomie de Paris à l'heure actuelle est, à elle seule, une victoire morale, et fait peut-être autant d'honneur à notre pays que l'entrain de nos soldats sur la frontière." L'union n'a fait que s'accentuer et se raffermir :

"Il n'y a plus chez nous que des patriotes. Une réconciliation générale rapproche les esprits les plus éloignés et même les plus hostiles. Le gouvernement donne l'exemple. Le franc-maçon sectaire et renforcé qui s'appelle Augagneur, aujourd'hui chargé de la lourde administration de la Marine, a rouvert nos escadres aux aumôniers qu'on en avait proscrits. Le ministre de l'Intérieur, celui qu'on appelait hier le haineux et passionné Malvy, ayant constitué auprès de lui une grande commission nationale pour l'aider dans l'administration intérieure de la France, y a fait entrer M. de Mun. De son côté, le ministère de la Guerre a choisi, parmi les personnalités qui doivent coordonner le magnifique élan des initiatives offertes de toutes parts à son administration, plusieurs catholiques notoires et des membres connus de ce qu'on nommait jusqu'ici l'opposition politique...

Et c'est dans la France entière que cette réconciliation se réalise et s'affiche.

D'un gros village du centre, une lettre m'arrive à l'instant. La commune était en proie jusqu'à cette heure à des divisions que la dernière période électorale avait envenimées; le maire et le curé se méfiaient l'un de l'autre; la population était divisée en deux camps hotiles. Aujourd'hui, la transfiguration est complète; elle s'opéra d'ailleurs au premier coup du tocsin. Le maire et le curé s'entendent ouvertement, et avec effusion pour subvenir aux intérêts de la localité. Les principaux chefs de famille appartenant aux deux factions sont réunis en un seul comité. Femmes, enfants et vieillards s'occupent activement de rentrer la moisson ou veillent sur les routes afin d'arrêter le voyageur suspect. Et notez qu'il s'agit d'une de ces bourgades indifférentes, matérialistes et endormies chez lesquelles le ressort national semblait presque aussi détendu que le respect religieux.

De tous ces faits, et de mille autres impossibles à citer, je viens de causer tour à tour avec le curé d'une paroisse populaire et le directeur d'une grande association d'ouvriers. Tous deux se sont servis spontanément de la même expression: *C'est miraculeux !* Dieu qui nous accorde au début de la campagne cette première grâce, veut évidemment nous tendre les bras, nous ouvrir son cœur; il se prépare à nous relever ! Il n'y a plus qu'à correspondre aux avances de sa miséricorde par un redoublement de prières et de sacrifices.

Et, de fait, il se produit, à travers la France entière, un immense, un magnifique élan d'abnégation et de piété. Toutes les informations qui convergent de province confirment à l'envi les témoignages qui se pressent ici sous nos yeux. Pe ne parle pas seulement de ces jeunes viveurs de la ville qui partent allègrement vers la frontière ou se précipitent aux bureaux de recrutement; je ne parle pas seulement de ces femmes du monde, hier hypnotisées par des toilettes extravagantes ou des danses excentriques, qui cousent aujourd'hui pour les hôpitaux ou pour l'armée, qui visitent et secourent des familles mauheureuses, qui suivent ardemment des cours d'infirmières afin de s'utiliser le plus tôt possible auprès des ambulancières exercées. Je parle aussi de toutes les adorations,—de jour et de nuit,—de toutes les supplications, de toutes les confessions, de toutes les communions, qui assiègent et remplissent nos églises paroissiales et surtout nos sanctuaires de pèlerinage. Il faut visiter en ce moment la Basilique de Montmartre et Notre-Dame des Victoires pour savoir ce que c'est qu'un peuple en prières implorant Dieu pour sa patrie.

Le Cardinal Amette, prêchant dans cette dernière église à l'occasion d'une neuvaine préparatoire à la fête d el'Assomption, a dit le mot juste : la Déclaration de guerre a produit plus de bien en France, en quelques jours, qu'une grande mission qui eut été donnée sur tout le territoire.

Et non seulement on ne compte plus les tiédeurs ravivées, les retour obtenus. Mais ceux même qui n'ont pas eu le bonheur de croire et qui ne savent prier, respectent et appellent le secours de l'Eglise. Ils demandent aux croyants de multiplier leurs invocations. Hervé le révolutionnaire et Clémenceau le persécuteur admirent avec émotion les moines proscrits qui reviennent en foule pour servir la France. On salue les prêtres avec déférence. On les aborde avec une une confiance cordiale. On sent qu'ils tiennent en main le palladium de la patrie.

Oui, nous avons confiance. Il y aura de terribles épreuves à traverser; une saignée formidable entaillera la chair de France; mais ces souffrances achèveront la purification nationale. Et le Sacré-Cœur de Jésus nous sauvera !

IMPRIMERIE NATIONALE

Ottawa.—M. A. T. Lépine, pendant plusieurs années député fédéral pour Montréal-Est, a été nommé chef contremaître des ateliers de composition à l'imprimerie Nationale.

On demande des agents dans les provinces du Manitoba, de la Saskatchewan et Alberta, pour prendre des abonnements au journal "Le Manitoba." Nous accorderons 25 p.c. de commission par abonnement.

Abonnez-vous au "MANITOBA" $1.00 par année.

AVIE PUBLIC

Le Département de l'Intérieur a décidé de prolonger son temps de protection, durant la période de la moisson et du battage pour tous les homesteaders qui demanderont à s'absenter pour se livrer aux susdites opérations.

Ceci ne s'applique pas à ceux qui ne possèdent encore qu'un droit incomplet de homestead obtenu par procuration.

Les demandeurs doivent s'adresser directement au département ou a tout agent de district pour obtenir cette permission.

AGENT DES TERRES DU DOMINION.

ACTE DE L'ARPENTAGE DES TERRES DU DOMINION

En conformité avec les dispositions de la Section 58 de l'Acte de l'Arpentage des Terres du Dominion, avis public est donné par les présentes que le Ministre de l'Intérieur a reçu une pétition des propriétaires des terrains ou des tenanciers de terrain comme homestead dans le Township 12 Rang 10 Est du principal Meridien faisant remarquer que les poteaux indicateurs de l'arpentage original du dit Township ont disparu et demandant un nouvel arpentage.

Toute personne capable d'indiquer la position de l'un ou plus de ces poteaux indicateurs ou en possession de quelques renseignements pouvant permettre d'établir la position de ces poteaux est requise par les présentes d'en donner avis par lettre enregistrée au Ministre de l'Intérieur, avant ou pour le 30 septembre 1914.

E. DEVILLE,
Arpenteur général
des Terres du Dominion.

Ottawa, 7 aout 1914.

AVIS

AVIS est donné par les présentes que Austin McPhail Bothwell, professeur de langues modernes, à Winnipeg, province du Manitoba, fera demande au Parlement à sa prochaine session afin d'obtenir son bill de divorce contre Dorothée Jean Bothwell, née Couper, pour motifs d'adultère.

J. E. ADAMSON,
Avocat du demandeur,
Austin McPhail Bothwell,
dont l'adresse est c. of Adamson & Adamson, avocats, 364 rue Main, Winnipeg.

Daté à Winnipeg, province du Manitoba, ce 27ème jour de février, A.D. 1914.

Hommes Demandes

Des hommes sont demandés pour apprendre à inspecter, conduire et même reconstruire des automobiles et des tracteurs à gaz. Les élèves travaillent en petit groupes sous la surveillance d'instructeurs experts et apprennent à conduire à travers les rues de la cité. Apprenez non pas la théorie grâce à des manuels spéciaux, mais la pratique en travaillant vous-mêmes. Nous garantissons absolument que nous vous mettons à même de passer n'importe quel examen du gouvernement. Ecrivez où adresez-vous à la Omar School of Trades and Arts, 477 rue Main, Winnipeg.

LA CHARGE

Nous les aurons, nous les battrons !
Faucheurs, moissonneurs, aoûterons,
A nous les sanglantes javelles !
Nous recevons, fiers et joyeux,
Mille bulletins glorieux
Pour quelques douteuses nouvelles.

En appelant des jours meilleurs,
Nous saluerons nos artilleurs
Dans le fracas des projectiles
Debout, nous mêlerons nos cris
A la voix de ces canons gris
Qui font des besognes utiles.

Debout ! Il faut se battre encor !
L'armée entend les notes d'or
Qui sortent des calirons épiques.
Et sur les hordes d'assassins
On voit bondir nos fantassins.
Ils refont la guerre des piques.

Dans le soir rouge, par milliers,
Chargent, chargent les cavaliers.
Les crinières sont furieuses.
Il passe, l'ouragan de fer.
Soulevé par le bruit d'enfer
De ses trompettes belliqueuses.

Ils vont dans les mêmes hasards.
Chasseurs, dragons, légers housards
Et ceux qui portent des cuirasses.
Ils vont sabrant sur le chemin
Et le Magyar et le Germain,
Ecrasant l'orgueil de deux races.

Dans les yeux des Gaulois ont lui
Des colères, contre celui
Qui voyait en eux des esclaves.
Ils forgent de nouveaux destins.
Ils entendent dans les lointains
Le terrible galop des Slaves.

Si, tout à coup, avant la nuit,
Cessait le feu, cessait le bruit
Et si, de Strasbourg à Cologne,
Les Allemands ne bougeaient plus :
Ils entendraient les Angelus
Dans les clochers de la Pologne.

O chant du soir qui fait rêver !
Demain verra-t-on se lever
Sur le monde une aube chrétienne ?
Slave, puisque tu dis : je crois,
Dieu peut faire une immense croix
Avec notre épée et la tienne.

Il faut mourir, en attendant.
Ou, l'arme au poing, le souffle ardent,
Passer par la brèche plus large.
Et dans l'air vif se ranimer,
Pour mieux sentir, pour mieux aimer
L'ivresse folle de la charge !

PAUL HAREL.

La Presse Francaise et la Guerre

AUX SOLDATS

Vous écrivez la page la plus illustre de l'histoire. Grandissez vos cœurs à cette pensée, et laissez-la remplir vos âmes du grand souffle qui fit, à travers les siècles, notre nation glorieuse entre les nations. Derrière vous la patrie, fraternellement unie, vous soutient de sa confiante admiration. Devant vous, l'Alsace et la Lorraine, éprouvées depuis quarante-quatre ans, vous appellent d'un cri passionné. A côté de vous, les Belges, couverts d'honneur par leur résistance héroïque, les Anglais, pressés par le noble souci de leur grandeur nationale, vous tendent les mains et joignent leurs armes aux vôtres. A l'orient de l'Europe, les Russes, provoqués par l'orgueil allemand, viennent à votre rencontre, pendant que les Serbes, avec un courage indomptable, tiennent l'Autriche en echec.

Jamais plus grand spectacle ne s'offrit au monde. Vous êtes, dans ce drame immense, les premiers exposés au choc formidable. Sur vous s'appuie l'avenir de l'Europe. C'est votre gloire.

Pour la soutenir, vous souffrirez. Ce n'est pas l'heure solennelle du combat qui sera la plus rude. Quand elle sonnera, l'élan de la race et la force de l'éducation militaire vous emporteront tout entiers. Car vous êtes des braves.

Mais écoutez le vieux soldat qui vous parle. Le courage de chaque jour est plus difficile que la bravoure du combat. Donner sa vie, à toute heure, dans le sacrifice ignoré, dans la discipline joyeuse, dans les marches dures et longues, les bivouacs pénibles, la faim, la soif et la fatigue, voilà ce qui fait les soldats invincibles.

Soyez ces héros ! La France compte sur vous ! Le monde vous regarde ! En avant, pour la patrie et pour la liberté ! —*Le Bulletin des Armées de la République.*

ALBERT DE MUN.

* * *

LE PREMIER TROPHEE

Dès que l'on arrive à la porte d'entrée, on l'aperçoit, et il occupe tout. C'est lui. Il est à la croisée d'honneur du milieu, étendu, tiré de côté par un fil, afin qu'il s'étale en grande largeur dans toute sa détresse, qu'il n'essaie pas de se cacher, que l'on n'en perde rien... Avec ses quatre branches de croix, rouge framboise et bordée de noir, sur fond blanc, et ses ors atténués déjà, comme amortis par la honte, il offre une beauté funèbre. Il a l'aspect des étendards d'autrefois, et deux épais glands d'argent sont attachés à des tresses, en haut de sa hampe, comme les embrasses d'un lourd rideau.

Mais ce qui frappe, et ne peut s'exprimer, c'est son air d'abattement et de chute. Malgré qu'il soit en montre à la plus marquante place, pour le bonheur d'un peuple qui se précipite à le découvrir, son *exposition* l'humilie, le rabaisse. En se réjouissant, on ne peut s'empêcher de le plaindre de finir ainsi, aux barreaux où il donne l'impression d'être vraiment *pendu*, comme une loque humaine de Montfaucon, comme un gibier prêt à se décomposer lentement aux vers et à la poussière des âges, sous la voûte destinée à devenir son tombeau. Il est exténué, rompu, rendu, ne voit plus, ne peut plus, ne sent plus, corps vide, inanimé... Et sa dégradation renforce notre orgueil.

Nous nous le représentons tel qu'il était hier, porté au-dessus des têtes prussiennes et paraissant sûr de lui-même, se croyant bien tenu par les deux robustes pattes teutonnes auxquelles on l'avait confié..., puis, tout à coup, ébranlé, se courbant sous l'attaque, allant de droite et de gauche, ramant, oscillant, plongeant dans la mêlée, tombant et puis se relevant, lâché, pris, repris après une ruée atroce, ou bien quitté au premier sang, abandonné tout de suite aux bras et à la victorieuse convoitise de nos chasseurs... A présent, il est une chose, un morceau de butin, il ne jouera plus jamais à "faire l'écusson" sur le ciel allemand. Il est pris. Et il ira, demain, se fixer au mur de la chapelle royale, ainsi qu'un grand papillon diapré, le corps percé par une épingle.—*L'Illustration.*

HENRI LAVEDAN.

* * *

L'HEURE DE LA DELIVRANCE

L'Allemagne, folle d'orgueil et de suffisance, a provoqué toute l'Europe. Et là-bas, dans les plaines de l'Alsace-Lorraine, on attend maintenant, avec anxiété, l'issue de la lutte gigantesque. Quoi qu'ils en disent, les Prussiens savent que notre population n'a pas oublié quarante-quatre ans de tortures raffinées. De cette population, qu'ils ont brutalisée sans pitié, ils se méfient à bon droit. On ne leur donnera pas le prétexte de sévir et ils séviront encore, comme ils séviront encore, comme ils l'ont déjà fait. Ils se mettront au ban de la civilisation. Mais ils n'empêcheront pas les enfants de l'Alsace et de la Lorraine, quand le drapeau tricolore fera son entrée triomphante dans leurs villes et leurs villages, d'en baiser tendrement, presque religieusement, les franges; car, pour eux, ce sera là le symbole de la liberté, le gage de l'affranchissement de la plus odieuse tyrannie.

Il n'est pas possible que, dans cette lutte, le droit, la justice, ne triomphent pas. Dans quelques semaines, l'Alsace-Lorraine, redevenue Française, fêtera avec ivresse la fin de ses dures épreuves. Sans doute, son territoire aura été ravagé; sans doute, son sol généreux aura bu goulûment le sang des meilleurs d'entre nous; mais elle renaîtra quand même, plus belle et plus confiante que jamais, et c'est avec une reconnaissance sans bornes qu'aux pioupious de France, qui auront fait le sacrifice de leur vie pour la délivrer, elle élèvera un impérissable monument de respect et de tendresse.—*L'Echo de Paris.*

E. WETTERLÉ.

Pierre Loti veut Combattre

Paris.—Pierre Loti, le romancier bien connu, de son vrai nom Louis Marie Julien Viaud, capitaine de vaisseau de réserve dans la marine française, après avoir vainement demandé un commandement actif, vient de solliciter son adjonction au corps des fusiliers marins à Paris. Il offre de servir sans rétribution. Il a 44 ans et a fait les campagnes de Chine et du Tonkin.

Les Russes aussi peuvent remercier les Belges

Nous lisons dans un échange parisien le morceau suivant qui est un nouvel hommage à la vaillance belge et donne de précieux renseignements sur tout le théâtre de la guerre :

On ne dira jamais assez le service inappréciable rendu par l'héroïque défense belge. La mobilisation et la concentartion françaises assurées sans à-coups sérieux : quelle éclatante récompense déjà pour les sacrifices d'un vaillant petit peuple. Mais il y a plus. La résistance de Liège a eu des répercussions inattendues jusque sur le théâtre oriental de la guerre. Si la Russie a peu se préparer sans subir l'outrage et le péril de l'invasion, elle le doit pour une bonne part aux luttes de la Meuse.

Par sa configuration géographique, la Russie se trouve dans une situation tout a fait défavorable vis-à-vis d'une agression austro-allemande. La Pologne s'avance comme un coin entre la Prusse orientale et la Galicie Autrichienne. C'est dire qu'elle risque d'être prise dans l'étau.

On a toujours cru qu'en cas de guerre européenne, l'Allemagne, obligée de faire un grand effort contre la France, profiterait de la lenteur de la mobilisation russe pour entreprendre, de concert avec l'Autriche, une violente incursion en Pologne afin de désorganiser l'avancée russe et de placer en travers de la poussée slave le tampon d'une Pologne insurgée.

L'exécution de ce plan n'a même pas été tentée.

Pourquoi ?

Est-ce parce que la préparation russe a dépassé les prévisions? Nullement. Les Russes se sont bornés en 1913 à rétablir en Pologne les deux corps de couverture qui avaient été déplacés vers Kazan et Moscou en 1910 quand l'état-major moscovite songeait à reculer sa ligne de concentration jusqu'à Wilna-Kief.

Est-ce parce que l'intervention du facteur serbe a modifié considérablement la situation en ce qui concerne l'Autriche? Sans doute y a-t-il là un élément de premier ordre. Les Autrichiens ont complètement méconnu la valeur du facteur serbe. Ils vont être obligés d'immobiliser de ce côté quelques centaines de mille hommes.

On peut en dire autant du rôle équivoque de l'Italie qui oblige l'Autriche à conserver des forces importantes en Tyrol et à remplacer les Italiens sur la ligne des Vosges.

Mais tout cela n'aurait pas empêché les Allemands d'aller de l'avant s'ils n'avaient été obligés de détourner vers la Belgique une partie des forces qu'ils comptaient employer sur la Vistule. La Russie a pu ainsi précipiter sa concentration.

On parle du début d'une offensive russe. Il ne faut pas exagérer. Peut-être les troupes concentrées à l'ouest sont-elles en état d'aller de l'avant et vont-elles commencer à progresser. Mais la *Masse*, cette masse qui est la *Force* irrésistible de la Russie n'est pas prête à entrer en ligne. Nous ne la verrons pas sérieusement avant la mi-septembre.

Jusque-là nos alliés pourront seulement occuper les troupes ennemies qu'ils ont devant eux.

UN RENSEIGNÉ.

N'oubliez pas de lire les Petites Annonces du "Manitoba."

LE RAVITAILLEMENT DSE ARMEES

Les vivres de réserve. — La distribution journalière. —D'où proviennent les vivres.—Le service a parfaitement fonctionné.

Dans les opérations de détail d'abord, d'ensemble ensuite, qui se sont succédé depuis le début de la campagne, un grand nombre de nos unités a passé nos frontières. Ces troupes-là, qui marchent et qui se battent, comment les nourrissons-nous? C'est une question que toutes les familles se posent. A cette question, voici la réponse :

On sait d'abord que tous les hommes portent sur eux un jour de vivres: ce sont les vivres de réserve. Mais, ces vivres de réserve, on ne doit y toucher qu'en cas d'absolue nécessité, quand il n'y a rien d'autre à manger. C'est la suprême ressource en cas de ravitaillement impossible.

Ces vivres comprennent 300 grammes de pain de guerre, c'est-à-dire d'un biscuit de fabrication très soignée, 300 grammes de viande de conserve, 50 grammes de potage condensé, 36 grammes de café et 80 grammes de sucre, plus, pour 16 hommes, un litre d'eau-de-vie. Ce n'est pas, comme on voit, un gros repas. C'est le coup de fouet qui réveille, qui entraîne. On réparera plus tard.

Les vivres de réserve étant exclusivement destinés à cet emploi, comment se fait le ravitaillement journalier de nos soldats ?

D'abord par la distribution qui se fait, chaque jour, pour le lendemain. Le jour de vivres comprend 700 grammes de pain, 100 grammes de riz ou de haricots, 24 grammes de café, 32 grammes de sucre, le lard, le sel, enfin 500 grammes de viande fraîche ou 300 grammes de viande de conserve avec 50 grammes de purée de légumes pour faire la soupe.

En outre, les hommes reçoivent toujours, sauf impossibilité, les vivres dits d'ordinaire, c'est-à-dire achetés directement par les capitaines-commandants: pommes de terre, choux, carottes, assaisonnements divers, quelquefois vin, etc.

Voilà l'élément quotidien de l'alimentation du soldat. Comment cet élément se constitue-t-il? En d'autres termes, comment sont remplacés, dans le régiment, les vivres distribués aux soldats? Comment se fait le ravitaillement des unités?

Ce ravitaillement se fait par chemin de fer. C'est là un mécanisme compliqué, puisqu'il s'agit de retrouver, chaque jour, des régiments qui changent de place. Pour résoudre cette difficulté, on a recours à la désignation journalière d'une gare de ravitaillement par corps d'armée.

A cette gare, les trains régimentaires c'est-à-dire les voitures attelées, se rendent chaque jour. Elles emportent deux jours de vivres, sur lesquels se fait la distribution journalière qui a été décrite plus haut. Comme il y a deux jours de vivres, il en reste un à distribuer, pendant que l'autre se renouvelle.

Mais une difficulté peut surgir: l'interruption ou l'absence des voies ferrées. Dans ce cas, les convois automobiles remplacent les trains de chemin de fer.

Autre difficulté à envisager: pour une raison ou pour une autre, le chemin de fer ou le convoi automobile n'arrivent pas jusqu'aux troupes: dans ce cas, on a recours aux réserves de vivres de corps d'armée ou d'armée.

Ces réserves comportent quatre jours de vivres. C'est sur elles que, dans l'hypothèse dont il s'agit, on prélève, pour les distribuer aux trains régimentaires, les deux jours de vivres des régiments. Ces réserves de corps d'armée ou d'armée s'appellent convois administratifs.

Tout cela c'est le mécanisme de transmission. D'où proviennent les vivres ainsi transmis ?

Il y a d'abord de vastes entrepôts, les stations-magasins, gigantesques manutentions placées à des centres importants du réseau ferré. On y fabrique, chaque jour, des centaines de mille de rations de pain; on y accumule la farine, le riz, les haricots, le café, le sucre, l'avoine, le matériel de toute sorte.

Les stations-magasins ne sont pas remplies d'avance. Elles possèdent un approvisionnement de quelques jours dès le temps de paix. A dater de la mobilisation, elles reçoivent quotidiennement des denrées de toute espèce, qu'on leur envoie de tous les coins de la France.

Ces denrées sont recueillies par des Commissions de ravitaillement sur tout le territoire national, suivant un plan préparé d'avance.

Reste la viande, base de l'alimentation du soldat. La viande ne peut être approvisionnée qu'à l'état de troupeaux. Ces troupeaux sont achetés sur place dans les régions riches en bétail et réunis à quelque distance en arrière du corps d'armée, pour ne pas encombrer les troupes.

Les troupeaux peuvent ainsi se reposer avant d'être abattus, ce qui permet de fournir de la viande très saine dans les meilleures conditions. Les viandes abattues sont envoyées aux corps d'armée dans les autobus de la ville de Paris.

La consommation journalière d'un corps d'armée est de 120 bêtes.

En un mot, le soldat reçoit, par les moyens ci-dessus indiqués, les produits du sol national achetés, transformés et transportés par l'autorité militaire.

Depuis le début de la campagne, le service du ravitaillement a irréprochablement fonctionné. Nos troupes n'ont pas eu à recourir aux vivres de réserve. Elles ont été bien nourries sur les divers théâtres d'opérations.—*Libre Parole*, de Paris.

Appel enfaveur de la Population Suise Eprouvee par la Guerre

La légation de la Suisse à Washington, et les Consuls des principales villes canadiennes, adressent aux Suisses d'Amérique la lettre suivante :

Chers et fidèles compatriotes,

La Patrie est en danger! Quels sentiments ces quelques mots éveillent dans le cœur des Suisses d'outremer. La Patrie souffre !

La première pensée de chacun de nous est: "Comment puis-je venir à son secours ?"

Un grand nombre de Suisses d'Amérique sont déjà rentrés au pays pour prendre dans le rang, leur place ou de sous-officier. Les célibataires sont partis avec entrain et enthousiasme, mais nombreux aussi sont les hommes d'affaire et surtout les pères de famille qui sont partis avec un serrement de cœur.

Plus de deux cents mille Suisses sont encore aux Etats-Unis. Que devons-nous faire? nous demandent ceux qui sont riches ; comment notre obole peut-elle venir en aide à la mère-patrie ? nous demandent ceux qui sont moins fortunés. Il est réconfortant de voir que chacun est prêt à tendre une main fraternelle.

Trois bateaux chacun avec un chargement d'environ 250,000 boisseaux de blé ont quitté la semaine dernière les Etats-Unis, à destintaion de la Suisse.

Déjà maintenant la disette et le reserrement des moyens d'existence se font lourdement sentir et peuvent avoir pour conséquence un arrêt général de toute la vie économique. C'est par millions que s'évaluera, bientôt peut-être, l'anéantissement de notre prospérité.

A l'époque de la guerre franco-allemande, durant l'été de 1870, nous avions en tout, à la frontière, 40,000 hommes pendant 6 mois et environ 20,000 hommes pendant trois ou quatre semaines au début de 1871. Cette occupation de la frontière nous avait coûté quelques millions qui ne sont qu'une bagatelle en comparaison de la situation où se trouve aujourd'hui la Suisse, en raison de l'obligation où elle est de protéger ses frontières contre les armées géantes de ce temps.

Notre armée de 300,000 hommes environ, sur le pied de guerre où elle est, entraîne une dépense quotidienne de plus d'un million et demi de francs, c'est-à-dire une dépense de 45 millions de francs.

Pour se rendre compte de ce que représente cette dépense il suffit de rappeler que la principale source des recettes de la Confédération, c'est-à-dire les douanes, ne rapportent annuellement que 80 millions de francs environ.

Chers compatriotes d'Amérique! tandis que, pendant cette guerre terrible, vous vaquez à vos affaires sans être dérangés, tandis que vous allez et venez librement et d'un cœur tranquille, dans les rues brillamment illuminées, songez qu'en Europe, à cette heure, chaque homme devient de jour en jour plus pauvre. Partout autour de notre pays nos voisins poursuivent une œuvre de dévastation qui ne nous a pas encore tuochés, parce que notre armée, comme une muraille, protège notre pays.

Rappelez-vous aussi que l'écusson de la Confédération sert dans le monde entier comme emblème de la Croix Rouge, l'œuvre de notre compartiote Henri Dunant.

Au secours ! chers Confédérés ! A plusieurs reprises déjà on a fait appel à votre patriotisme et à votre esprit de solidarité et ce n'a jamais été en vain.

Que chacun fasse ce qu'il peut. Il n'est pas nécessaire de verser votre contribution en une seule fois. Que chacun de vous s'efforce de prélever, quand ce ne serait qu'une petite somme, sur son salaire hebdomadaire ou mensuel et nous envoie de cette façon de petites contributions.

Tous ceux qui auraient dû partir pour remplir leur devoir militaire et qui, pour une raison ou une autre ont été autorisés à rester en Amérique, devraient se faire un point d'honneur de verser au secours de leur pays l'argent qu'ils auraient dû dépenser s'ils avaient été obligés de partir.

Industriels qui avez le privilège de pouvoir continuer vos affaires sans être dérangés, faites le calcul de ce que vous auriez perdu si vous aviez été obligés de fermer vos ateliers pour vous rendre à l'appel du drapeau et faites-vous un devoir de venir en aide à la Patrie en prélevant sur vos recettes une importante contribution.

Et nous adressons le même appel aux hommes d'affaire qui ont échappé au danger de perdre un personnel bien entraîné.

En un mot nous adressons notre appel à tous les partiotes, à tous les bons Suisses, hommes ou femmes. Nous leur demandons de venir en aide, d'une manière ou d'une autre, à notre mère-patrie, à cette glorieuse Helvetie que le monde admire et que ses enfants ont le devoir sacré de soutenir en s'efforçant en même temps de sécher les larmes de ceux de nos confédés qui sont dans la détresse.

Hommes et femmes suisses ! Donnez-vous pour tâche de collecter autour de vous, dans chaque localité, des contributions aussi nombreuses que possible et envoyez le produit de cette collecte à la Légation ou au Consulat suisse le plus proche. Si petites que soient les contributions individuelles, elles finissent par faire une somme importante.

Fidèles confédérés ! Nous espérons que cet appel, adressé par les représentants officiels de la Suisse à tous leur compatriotes, hommes et femmes, trouvera le chemin de vos coeurs. Nous espérons que tous, sans exception, vous y répondrez et nous vous recommandons, comme nous nous recommandons nous-mêmes à la protection de Celui qui a permis que durant FBC *années notre pays traverse victorieusement tous les dangers.*

Veuille le Tout-Puissant protéger cette fois encore notre bienaimée patrie et lui aider à sortir de cette crise.

Dr. Paul Ritter, Ministre de Suisse aux Etats-Unis, 2013 Hillyer Place, Washington, D.C.

Henri Martin, Consul Général de Suisse pour le Canada, Montréal, 214 Bishop Street.

Remy Burger, Consul, Toronto, 123 Bay Street.

Samuel Gintzburger, Consul, Vancouver, B.C., 122 Hastings Street W.

John Erzinger, Consul, Winnipeg, 464 Main Street.

Une riposte au "Rhin Allemand"

Non, certes, il ne faut pas chanter victoire pour quelques engagements heureux ; mais il ne faut pas davantage se montrer impatient ou pessimiste.

Mais si nous n'avons pas le droit de chanter cocorico, il nous est permis de constater qu'après avoir tant braillé *la Garde au Rhin et le Rhin allemand,* l'adversaire a quelque peu baissé le ton.

Le moment me paraît opportun de rappeler ce qu'est ce *Rhin allemand* et la foudroyante riposte qu'il provoqua.

C'est en 1840, alors que la Confédération germanique put se croire menacée, que le poète allemand Becker lança cette fanfaronnade :

"Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, quoiqu'ils le demandent dans tous leurs écrits comme des corbeaux avides ;

Aussi longtemps qu'il coulera paisible portant sa robe verte; aussi longtemps qu'une rame frappera ses flots.

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemend, aussi longtemps que les cœurs s'abreuveront de son vin de feu;

Aussi longtemps que les rocs s'élèveront au milieu de son courant; aussi longtemps que les hautes cathédrales se reflèteront dans son miroir;

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que de hardis jeunes gens feront la cour aux jeunes filles élancées;

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, jusqu'à ce que les ossements du dernier homme soient ensevelis dans ses vagues."

A cet air de fifre, qui avait enthousiasmé toute l'Allemagne, Musset répondit en fanfare, avec quel souffle et quel superbe dédain !

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand:
Il a tenu dans notre verre.
Un couplet qu'on s'en va chantant
Efface-t-il la trace altière
Du pied de nos chevaux marqué dans votre sang ?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Son sein porte une plaie ouverte
Du jour où Condé triomphant
A déchiré sa robe verte.
Où le père a passé, passera bien l'enfant.

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Que faisaient les vertus germaines
Quand notre César triomphant,
De son ombre couvrait vos plaines ?
Où tomba-t-il alors, ce dernier ossement ?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Si vous oubliez votre Histoire,
Vos jeunes filles, sûrement,
Ont mieux gardé notre mémoire:
Elles nous ont versé votre petit vin blanc.

S'il est à vous, votre Rhin allemand.
Lavez-y donc votre livrée :
Mais parlez-en moins fièrement..
Combien, au jour de la curée,
Etiez-vous de corbeaux contre l'aigle expirant ?

Qu'il coule en paix, votre Rhin allemand.
Que vos cathédrales gothiques
S'y reflètent modestement;
Mais craignez que vos airs bachiques
Ne réveillent les morts de leur repos sanglant.

Non, Chanteclair qui, en s'ébrouant, a déjà fait voler quelques plumes de l'aigle allemand, Chanteclair ne songe pas encore à claironner vers le ciel ces chants de triomphe et de défi.

Il attend les fulgurances annonciatrices que l'aurore, se levant aux rives du Rhin, allumera quelque jour prochain aux baïonnettes françaises.

ALBERT MONNIOT.

Soumissions

DES SOUMISSIONS adressées au soussigné et endossée, "Tender for Interior Fittings for Customs, North Battleford, Sask.," seront reçues à ce bureau jusqu'à 4 heures p.m., mardi le 22 septembre 1914, pour les travaux sus-mentionnés.

Les soumissions ne seront pas prises en considération à moins quelles soient faites sur des formules fournies par le département.

Les plans et devis peuvent être vus en s'adressant à MM. Stephenson, Evans & Fillingham, architectes, North Battleford, Sask., où à M. W. T. Mollard, commis des travaux à Régina, Sask., et au Département des Travaux Publics, Ottawa.

Un chèque égal à dix (10 p.c.) pour cent du montant de la soumission fait à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux Publics et accepté par une banque à charte devra accompagner chaque soumission.

Par ordre,
R. C. DESROCHERS.
Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics,
Ottawa, 31 aout 1914. 46

Soumissions pour bois de Chauffage

DES SOUMISSIONS seront reçues par le soussigné, jusqu'à 5 heures p.m. jeudi le 17 septembre, 1914, pour l'achat par le District Scolaire de St. Boniface, No. 1188, de deux cents cordes d'Epinette Rouge sèche (coupée verte) ou de pin (Jack Pine) coupé vert (et contenant au moins 90 p.c. de cette qualité de bois) à être délivrées aux Ecoles Taché et Provencher respectivement, SUR DEMANDE SEULEMENT.

Un chèque accepté pour au moins 10 p.c. du montant devra accompagner toute soumission. La soumission la plus basse ne sera pas nécessairement acceptée et les Commissaires décideront à leur discrétion s'ils doivent accepter l'Epinette Rouge ou le Pin.

A St. Boniface, le 9 septembre, 1914.
G. A. ROCAN,
Secrétaire-Trésorier.

N.B.—Mentionnez sur l'enveloppe : "Soumission pour Bois de Chauffage."
45-46

LA GUERRE

(Suite de la 1ère Page)

"En Lorraine nos détachements se tiennent continuellement en contact avec l'ennemi.

"Le moral et l'état physique de no stroupes continuent d'être excellents."

* * *

L'armée du prince impérial Frédéric Guillaume est dans une condition précaire. Le prince paraît avoir commencé trop tard sa retraite au sud de Verdun; elle menace d'être cernée.

Le retraite des Allemands a été désastreuse, surtout à cause du grand larcin de munition que leur a fait le général Pau. Pensez-y ! Un train de cinq milles de long rempli de provisions et de munitions mis en feu ! Les officiers Allemands ont pleuré en apprenant ce désastre, qui leur enlevait le nerf même de la guerre.

* * *

Le président Poincaré et le roi des Belges ont échangé des télégrammes de félicitations à propos des récents événements. Le président Poincaré a mis dans sa dépêche ces mots significatifs: "Lorsque l'heure de la justice rétributive aura sonné, personne n'oublira ce que Votre Majesté et l'admirable peuple belge ont fait pour la cause commune."

* * *

Le 16 septembre.—Une bataille a lieu au nord de l'Aisne. Les Alliés ont l'avantage jusqu'ici.

* * *

La ville de Reims a été reprise par les Français . C'est une importante victoire au point de vue stratégique.

* * *

Le Ministère de la Guerre de France nie que la forteresse de Verdun ait été attaquée.

* * *

Le président Poincaré et l'empereur de Russie échangent des télégrammes de félicitations.

* * *

La retraite des Allemands continue toujours.

MONSEIGNEUR ROY

Nous apprenons avec beaucoup de satisfaction l'élévation de Sa Grandeur Monseigneur Roy, évêque auxiliaire de Québec, à la dignité archiépiscopale. Nous prions le nouvel archevêque d'agréer nos respectueux hommages.

BONNE NOUVELLE

La Commission de l'Aqueduc Intermunicipal de Shoal Lake va adjuger, d'ici à quelques jours, le contrat de la pose des tuyaux de ce vaste système.

Le montant de ce contrat est tout près de dix millions de piastres.

C'est une entreprise qui donnera de l'ouvrage et du salaire à des milliers d'ouvriers.

C'est une bonne nouvelle.

Chez Nous ET autour de Nous

Les Sœurs Françaises de Saint-Adolphe font en ce moment du tricotage et de la couture pour les familles des réservistes.

Sir Rodmond Roblin a contribué $100 à la Société "Aide aux Drapeaux." Le premier-ministre annonce qu'il enverra une nouvelle souscription si la chose est utile. L'*Army and Navy League* a aussi envoyé $100, et se met à la disposition de notre Société. Les exemples de cette solidarité sont fréquents; c'est admirable et c'est réconfortant.

La communauté des Sulpiciens de Montréal, donne $25,000 au fond de "Secours Patriotique du Canada."

M. Cloutier, de cette ville, a été nommé par le Grand Tronc, assistant gérant de la ligne de circuit de Fort William à Winnipeg.

Assemblée annuelle des membres du Chœur de la Cathédrale, vendredi, le 18 septembre, à 8.30 p.m. Tous les membres sont priés d'être présents à cette réunion.

Nos lecteurs aimeront à savoir que les *Pages de Souvenirs et d'Histoire de la Paroisse de Saint-Pierre*, par M. l'abbé Jolys, sont en vente à la maison Kéroack.

Le 12 octobre sera *Jour d'Actions de Grâces*, et congé civique.

Le bureau d'emploi de la Société "Aide aux Drapeaux" a déjà obtenu des résultats appréciables depuis qu'il fonctionne. Le secrétaire de l'association, M. Octave Rodtz, nous dit qu'il a déjà trouvé de l'emploi à dix-neuf hommes et à quatre femmes.

M. Joseph Lecomte, notre estimé ex-concitoyen, maintenant de Rigaud, province de Québec, est au milieu de nous depuis quelques jours.

Madame R. L. M. Brun, 119 rue Donald, Winnipeg, est de retour de Paris.

Les labours d'automne se font avec entrain dans tout le pays. L'année agricole de l'an prochain sera vraisemblablement la plus considérable qu'on aura jamais tentée dans l'Ouest.

Dimanche dernier il y a eu bénédiction d'une cloche dans la paroisse de Saint Alphonse, Kildonan-Est. Cette cloche a été donnée par M. J. D. Fortier.

M. Maurice Dumousseau, chef d'atelier à la *West Canada Publishing Co.*, est parti samedi pour la France, où il ira prendre son rang dans l'armée. Les employés de la *West Canada* lui ont fait une très cordiale démonstration d'adieu.

Le révérend Père O'Gara, S.J., vient d'être nommé curé de la paroisse de Saint-Ignace en remplacement du révérend Père Coffee, S.J.

Dimanche le 20 septembre, Sa Grandeur Monseigneur Béliveau confèrera le sacrement de Confirmation dans la paroisse Sainte-Marie, de Winnipeg.

M. l'abbé Joseph Messier, chapelain de l'Hôpital de Saint-Boniface est de retour de son voyage d'Europe. M. l'abbé Messier avait visité la Belgique quelque temps seulement avant la guerre et il s'afflige aujourd'hui de la dévastation dont ce beau pays vient d'être le théâtre.

La ville de Saint-Boniface fait garder l'aqueduc municipal contre toute agression possible.

Ceux de nos lecteurs de Winnipeg qui désirent envoyer leurs souscriptions à la Société de l' "Aide aux Drapeaux" peuvent le faire en adressant ces souscriptions à Madame Gautier, 40 Avenue Assiniboine, où à Madame de la Giclais, 603 Avenue Gertrude, Fort Rouge.

Il est de nouveau question de réglementer le trafic des rues à Winnipeg. Les automobilistes surtout auraient besoin de cette règlementation. A Saint-Boniface nous pouvons nous plaindre très souvent de la rapidité des automobiles. Qeulquefois l'avenue Provencher ressemble à une piste de course.

Sir Donald Mann prétend que le transcontinental du C.N.R. sera prêt cette année.

Une note du gouvernement canadien indique assez clairement que le prix des vivres n'a pas encore été considérablement modifié par la guerre. La note demande au public d'être vigilant; à ceux qui tiennent maison on demande de contrôler les prix des marchandises, mais de ne pas entasser inutilement des provisions à l'avance. vance.

On rapporte qu'un grand nombre de Belges qui ont dû quiter la Belgique et passer en Angleterre à la suite de la déclaration de la guerre, sont prêts à traverser au Canada. C'est certainement une immigration qui serait bien accueillie dans l'Ouest canadien.

Les battages se font cette année avec un entrain considérable. N'oublions pas que les cultivateurs de l'Ouest recevront cette année environ cent millions de piastres pour leur blé. On rapporte aussi que les marchands de campagne ont été d'une circonspection louable dans leurs achats. Ils ont diminué leurs dettes chez les marchands de gros, et leurs rentrées d'automne sont commencées. Les cultivateurs payent aussi vite qu'ils vendent leurs produits.

Le prix du tabac et spécialement des cigarettes a été augmenté dans les magasins. C'est une partie de la taxe de guerre.

Le transport du blé se poursuit avec activité sur les grands lacs. C'est de l'argent qui rentre continuellement dans l'Ouest.

La Canada Permanent Mortgage Corporation a donné $10,000 au Fonds de Secours canadien.

On enrôle des recrues additonnelles pour la Police Montée. L'âge des hommes doit varier de 22 à 45 ans.

On annonce le cas d'individus amenés en cour de police de Winnipeg qui ont eu le choix de l'enrôlement militaire ou de la prison. Ils ont choisi l'enrôlement, et avec hâte.

La chasse au canard est commencée depuis hier. Messieurs les chasseurs s'en donnent à cœur joie. Comme la température est magnifique, c'est un magnifique sport,qui se pratique avec enthousiasme autour de Winnipeg.

L'exposition de Headingly tenue la semaine dernière a été un grand succès.

Un élévateur a été détruit par le feu à Lethbridge, Alberta, dimanche. Pertes, $10,000.

Les marchands de détail à Winnipeg réclament une diminution de loyer pendant le temps de la guerre. Si les propriétaires peuvent se rendre à cette demande ce sera un grand service à rendre au commerce. D'une manière générale on peut dire que les loyers ne devraient pas être augmentés dans le moment, non seulement pour le commerce, mais même pour les particuliers. Pour traverser la période de dépression qui sévit et qui sévira plus ou moins jusqu'à la fin de la guerre, les gens doivent abandonner l'idée du gain *pour se contenter de vivre et de laisser vivre les autres.* Avec cette disposition générale des esprits et avec les ressources de notre récolte, il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

Le gouvernement anglais a envoyé au Canada un commissaire chargé d'acheter des chevaux pour l'armée. Ces chevaux seront achetés dans toutes les parties du Canada. Si les prix sont raisonnables les éleveurs pourront vendre plusieurs milliers de chevaux par mois jusqu'à la fin de la guerre. Nous connaissons des provinces de l'Ouest qui vont sauter à pieds joints sur cette magnifique occasion de faire de l'argent.

RECEPTION

Madame Willis R. Miller, (autrefois mademoiselle Winnie Bender) recevra pour la première fois depuis son mariage, avec madame H. J. Miller, 110 rue Lipton, jeudi après-midi, le 17 du courant.

Naissance

A Winnipeg, 164 rue Vaughan, le 11 septembre 1914, l'épouse de M. A. E. Moissan, un fils, baptisé: Joseph-Henri-Richard. Parrain, Hector Moissan; marraine, Mlle Blanche Paquette, frère et tante de l'enfant.

"Aide aux Drapeaux"

NOUVELLES SOUSCRIPTIONS

Entremise de Mesdames Gautier, Bourgouin et Haggarty	$379.00
Canadian Consolidated Rubber Coy	25.00
Gutta Percha and Rubber Co. Ltd.	25.00
Entremise de Mesdames Gautier, Bourgouin et Haggarty	740.77
Entremise de Mesdames Gautier, Bourgouin et White	12.60
Entremise de Mesdames Gautier, Bourgouin et White	21.00
Entremise de Monsieur Jules Colon, Union Jeanne d'Arc	35.25
J. E. Dumouchel, St-Pierre	25.00
Anonyme, St-Boniface	10.00
J. Burke	10.00
P. Gevaert	50.00
L. G. Legouard	100.00
Entremise de Mesdames Gautier, Haggarty et Bourgouin	79.25
Entremise de Mesdames Gautier, Haggarty et Bourgouin	46.00
Entremise de Mesdames Cyr et Lemieux, (Souscriptions de t-Boniface)	900.00
Entremise de M. J. A. Bernhardt	50.00
W. T. Ditto	15.00
L. Schickele	5.00
E. L. Drewry's Redwood Factories	25.00
Autres souscriptions	108.00
R. T. Whitla & Co.	50.00
Thobarts, Ltd.	25.00
Mortgage Company of Canada	50.00
A. Gouzé	50.00
Hon. H. A. Robson	25.00
W. T. McMahon	25.00
Kewatin Lumber Co.	25.00
Entremies de Mesdames Gautier, Bourgouin et Haggerty	51.50
Madame White, reçu Cinema Colonial	84.90
Marguerite Cosshide	1.00
Entremise de Mesdames Gautier, Bourgouin et Haggarty	8.00

FANNYSTELLE

F. Mollot	5.00
M. Mollot	5.00
A. Mollot	25
Alice Mollot	25
J. Mollot	25
G. Mollot	25
E. Guyot	1.00
A. Guyot	1.00
J. Guyot	1.00
M. Duval	2.00
A. Duval	1.00
O. Duval	1.00
B. Duval	1.00
E. Painchaud	50
Ph. Painchaud	1.00
Jos. Durocher	1.00
Fred. Monyussar	1.00
Jos. Villeneuve	1.00
E. Vezina	50
A. Normandeau	50
F. Normandeau	1.00
P. Jacquin	1.00
E. Luvigne	1.00
M. Langlois	25
O. Hamel	1.00
P. Payler	50
A. Rocanl	50
P. Boislit	50
H. Payette	50
O. Lavigne	50
A. Hamel	50
R. Hamel	1.00
H. Provencher	50

J. Mick	50
H. Brabant	1.00
Cl. Lambert	50
J. McDonald	50
D. Syrenne	50
G. Menard	1.00
O. Bourque	50
O. Dureaul	1.00
L. Dureault	1.00
Jos Piché	1.00
Ch. Picmhé	1.00
H. Piché	1.00
M. Arcan	50
A. Morissette	25
A. Piché	25
M. Piché	25
Ed. Poirier	50
J. Painchaud	25
M. Guilbault	25
P. Bouvier	50
A. Désilets	1.00
E. Beaulieu	50
V. Blanchette	50
U. Boisvért	50
Os. Syrenne	50
J. Lépine	1.00
R. Gaston	50
A. Brown	50
B. Ladéroute	25
D. Landreville	50
J. Bernard	50
A. Vignaux	25
Ad. Gillière	50
M. Lamie	50
P. Côté	1.00
M. Laberge	50
J. Lamer	25
J. Lami	50
H. Guaine	50
H. Beaudry	50
E. Guaine	
J. Label	1.00
J. Bartlett	50
J. Rochette	50
E. Côté	1.00
Ad. Piché	1.00
Al. Piché	1.00
Al. Hamel	25
A. Beliveau	2.00
A. Castagudes	1.00
Ch. Cyrenne	50
N. Plebska	25
A. Levasseur	50
Ed. Guilbault	50
J. Black	25
J. Kissock	1.00

ST-PIERRE, MAN.

Rvd. J. M. A! Jolys	25.00
Ovide Préfontaine	10.00
Edouard Dumesnil	5.00
Henri Carrière	5.00
Rvd Père Hella	5.00
Evariste Hébert	5.00
George Renuart	3.00
Paul St Arnaud	3.00
Ernest L'Heureux	2.00
Philippe Miron	1.00
Nicolas Sicotte	1.00
Joseph Lambert	1.00
Alexis Carrière	1.00
Olivier Joubert	2.00
Ovide Rougeau	1.00
Delphis Frechette	1.00
Alfred Prunault	1.00
Alfred Lamoureux	50
Alfred Sicotte	50
Par M. A. Renuart :	
Albert Préfontaine	10.00
Ferdinand L'Heureux	5.00
Victor Gelinas	2.00
Xavier Tétrault	1.00
Mme Veuve Pierre Cloud	5.00
Arsène Lausier	4.00
Mme Caroline Fortin	5.00
Wm. Vadebonceur	5.00
Ferdinand Marcotte	5.00

Les Premiers Reservistes Francais

ARRIVES DU CANADA

Ce qui suit est tiré de la *Libre Parole*, de Paris, du 21 août. Il y avait à bord du 'Royal-Edouard' plusieurs réservistes de Saint-Boniface :

Hier matin sont arrivés à Paris les premiers réservistes français provenant du Canada. Ils sont au nombre de 154, qui, en quelques jours, ont liquidé leur situation, abandonné leurs fermes et se sont concentrés à Montrféal, où ils ont pris passage à bord du navire anglais *Royal-Edouard*.

Ce bateau a été convoyé par deux navires de guerre. Ces soldats désirent, par la voie de notre journal, exprimer toute la reconnaissance qu'ils doivent aux autorités canadiennes et anglaises, et particulièrement au commandant du *Royal-Edouard*, qui a eu pour eux les plus touchantes attentions.

Le bateau a navigué toutes les lumières éteintes et les hublots hermétiquement fermés. Pendant la route, le capitaine a fait peindre le navire d'une couche de couleur sombre afin de le dissimuler à la vue des bateaux de guerre ennemis

Nos soldats ont été admirablement traités. Ils on été nourris d'une façon somptueuse. Le capitaine, qui dispose d'une musique pour distraire les voyageurs de première classe, a fait jouer cette musique dans la partie du bateau où étaient nos soldats.

Arrivés à Bristol, les réservistes ont pris le train pour Folkestone. Tout le long de la route, à chaque gare, ils ont été l'objet d'ovations enthousiastes.

NUMERO SPECIAL

La *Revue Canadienne* du mois de septembre est entièrement consacrée à des études sur sir Georges Etienne Cartier. Voici le sommaire de ce numéro si intéressant :

I. La Photographie de Cartier, (gravure.)

II. La Maison aux Sept Cheminées. (gravure.)

III. Sir Georges-Etienne Cartier, à Saint-Antoine-sur-Richelieu—Elie J. Auclair.

IV. La Carrière de Cartier.—A. D. Decelles.

V. Les Idées religeuses de Cartier.—Lionel Groux.

VI. Cartier et la Confédération. —Thomas Chapais.

VII. Cartier et les Minorités.—Aegidius Fauteux.

VIII. Cartier e tle droit civil Canadien.—Antonio Perrault.

IX. Lse Discours de Cartier.—Emile Chartier.

SIMPLES EXTRAITS

Nous soumettons à tous ceux que la chose peut intéresser les lignes suivantes, que nous extrayons du *Démocrate* après les avoir fait traduire du flamand en français :

Avouez de suite que l'*Eglise romaine*, depuis Pierre jusqu'à Pie X, *a toujours négligé l'ouvrier* pour faire surgir des temples luxueux, qui trop souvent cachent les vices et les défauts des riches.

. . . .

Des siècles sont passés, et Lui qui pour l'amour du peuple sacrifiait sur le Golgotha son corps et son sang et qui dans une sainte colère chassait de son temple certains marchands, *chasserait aussi aujourd'hui de l'Eglise Romaine les opprimeurs du peuple.*

Et après une tirade contre les actionnaires des compagnies financières et les banques, *Démocrate* ajoute :

Ils ramassent de l'argent à pelletée, remplissent leurs coffres et ils s'inquiètent peu que cet argent soit taché de sang et arrosé de larmes. Ils sont estimés, honorés, vantés et décorés de la croix *Pro Ecclesia et Pontifice*, ou d'un autre ruban quelconque.

N'est-ce pas que ces messieurs sont épatants ? N'est-ce pas qu'ils sont forts en histoire ?

Ce serait bien triste, si ce n'était surtout grotesque et ridicule. Visiblement MM. Lardon et Pauli n'ont pas inventé même les boutons à quatre trous.

N. B.

A cheval sur Pegase!!

On faisait certaines critiques des poésies du grand Corneille.

—Laissez donc faire, disait l'auteur du *Cid* à ses amis. *Je sais ce que je vaux*, et cela suffit.

Notre Lardon saint-bonifacien n'a pas la méthode cornélienne, lui. Pour prouver qu'il est grand poète—misère humaine !—il cite des lettres ! ! !

Ça fait rire.

Notre pauvre rimeur a visiblement le nez dans la moutarde.

Puisqu'il se permet cette gentilhommerie de publier une de nos lettres sans nous en demander au préalable une permission que nous lui aurions du reste accordée à deux mains, il nous permettra bien à notre tour d'en publier une autre, que nous lui adressions en date du 27 février 1912 :

24 février 1912.

M. Pierre Lardon,
Saint-Boniface, Man.,

Cher Monsieur,

J'ai votre lettre du 23 février.

Vous êtes probablement un Victor Hugo, mais je ne m'en suis pas encore aperçu. Je confesse ma petitesse devant votre génie, et je déplore mon indigence intellectuelle, qui ne me permet pas d'apprécier les pièces que vous décorez du nom de *poésie*. Je dois, cependant, vous faire observer que le rédacteur d'un journal demeure, malgré toutes ses inaptitudes, le seul juge de ce qui s'imprime chez lui. Le caractère de vos lettres m'autorise à vous dire cette vérité sous cette forme assez raccourcie.

Vous avez beau vous déclarer *modeste* et vous réclamer du seul souci d'honorer Dieu et la langue française, votre persistance à revenir sur l'incident montre que vous avez été piqué au vif quand j'ai jugé à propos de vous renvoyer votre manuscrit. J'ignorais, croyez-le, vous avoir causé autant de chagrin. Je vous présente, mon pauvre ami, l'expression de mes regrets, et de mes sympathies profondes; je vous prie aussi de me prendre en pitié, moi qui n'ai pas reçu comme vous le don de l'idéal, et la langue pour l'exprimer. Du fond de mon obscurité, je vous félicite tout de même d'être *sollicité* par un grand journal comme *Le Figaro*. Je souhaite aux lecteurs du *Figaro* beaucoup de plaisir.

Vous me permettrez d'en rester là de cette correspondance.

J'ai l'honneur de vous saluer et de me déclarer

Votre très humble serviteur,

NOEL BERNIER.

Voilà ce que nous pensions alors des *jolies* poésies de M. Lardon. Et ce ne sont pas des pauvretés comme les strophes suivantes qui nous feront changer d'opinion. C'est, s'il vous plaît, le Soleil et la Terre qui se font l'amour :

Elle, veuve d'hier, quitte sa robe noire,
Se pare lentement de ses plus beaux bijoux :
Voulant rivaliser avec toute sa gloire,
Elle n'épargne rien, s'en couvre partout.
. . . .
Enfin elle est debout souriante, amoureuse,
Lui l'étreint fortement et caresse son sein,
La baise de partout voulant la rendre heureuse,
La grise, puis l'endort pour revenir demain.

Chançeux de Soleil ! Veinard de Soleil !

Voilà au moins de la clarté, de la mesure et du goût !

L'article paru dans le *Manitoba* du 9 septembre est de nous. M. Lardon a donc bien tort de dire de grossières injures à M. Grymonpré. Nous sommes bien certains, du reste, que M. Grymonpré pense comme nous.

M. Lardon est un ingrat ! Notre article était d'une bénignité qui aurait dû toucher l'âme noble et sentimentale du poète. Au lieu de se plaindre il devrait nous savoir gré de notre modération à son égard et nous exprimer des sentiments d'une gratitude émue !

Pour saluer ce *Démocrate*, ses articles creux et ses vers plus creux encore, il faudrait non pas quelques lignes de journal, mais toute une fanfare de sifflets qui s'étendrait d'une extrémité à l'autre de l'avenue Provencher et jouerait ses couplets narquois depuis l'aurore jusqu'au coucher du jour. . . .

N. B.

EN VISITE

M. le magistrat Turenne et sa fille, madame Joseph Chabot, de cette ville, sont en promenade à Prince Albert, les hôtes de M. et Mme Jean Arpin.

EN AVANT, CANADIENS !

Ce que nous importons d'Allemagne et ce que nous pourrions produire nous-mêmes

Voici les pricipaux articles que nous avons importés d'Allemagne en 1912-1913 :

Articles	Valeur
Chaussures	$ 145,400
Vitraux d'étalage, etc.	119,554
Bas et chaussettes	441,898
Dentelles	226,904
Teintures d'aniline et produits chimiques	228,468
Potasse	127,000
Droguerie	555,457
Porcelaine et faïence	109,871
Articles de fantaisie, y compris les jouets	1,127,726
Fourrures	1,648,000
Verrerie, vitres, etc	380,057
Gutta-Percha	185,700
Bijouterie	175,000
Articles d'ivoire	102,000
Machines	281,700
Locomotive, roues et bandages	326,000
Tuyaux	273,000
Total fer, acier et articles de	2,123,000
Zinc et articles de	350,000
Total, métaux et articles de	3,000,000
Instruments de musique	192,000
Peintures et couleurs	232,000
Papier et articles de	282,000
Soies et soieries	274,000
Sucres, mélasses, etc.	309,000
Tabacs et articles de	186,000
Laines et lainages	1,079,000
Importations totales	$14,473,833

Les habitants du Canada ne sont-ils pas capables de produire ou de fabriquer la plupart de ces articles que l'Allemagne nous envoie ?

En avant, Canadiens ! —*La Patrie.*

L'OFFRANDE

De la France a la Belgique

(*La Libre Parole*)

L'Angleterre ayant donné aux Belges 250 millions pour les aider à supporter le lourd tribut de l'invasion germanique, la France ne pouvait faire moins que de s'associer à ce geste généreux. Une somme égale va être mise par le Trésor français à la disposition du gouvernement belge.

Dans ce geste, il faut voir seulement un témoignage de sympathie et de réconfort. Les souffrances qu'endure la vaillante petite nation voisine pour notre cause sont de celles qu'on ne peut panser avec de l'argent. Il n'en était pas moins bon et même nécessaire qu'une manifestation éclatante de solidarité fût faite par les alliés de la Belgique. Nul ne lui reprochera, certes, d'avoir été prématurée.

Les Belges sauront apprécier cette démonstration. Ils attendent mieux de nous. Je me suis laissé dire qu'il y a quelques jours, au moment où l'invasion germanique s'est prononcée, un touchant appel est arrivé de Bruxelles pour conjurer le secours de se hâter. Force a été de répondre en invoquant les exigences inéluctables des combinaisons militaires. Il fallait se garder de compromettre, par une précipitation aventurée, la grande œuvre qui se prépare. Un double et même un triple avertissement nous a enseigné la nécessité de la prudence.

Mais nous avons le droit d'espérer que la dignité et l'admirable sang-froid dont la population de Bruxelles a fait preuve en face de la provocation tudesque recevront bientôt leur récompense. L'heure arrive où la France va offrir à la Belgique autre chose que des millions, fort utiles, certes, le sang de dizaines de milliers de ses enfants. Et dans cet holocauste se scellera entre les deux nations déjà si intimement unies une fraternité qui durera aussi longtemps que le souvenir des communs exploits, c'est-à-dire toujours.

UN RENSEIGNÉ.